

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 53

MONTREAL, 2 MAI 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 53

MONTREAL, 2 MAI 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro

**XXXÈME
ANNÉE**

Paul Corroy
1903

1600 / 24
194 / 6
160

ANNIVERSAIRE. — (Voir page 2)

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50ENTRE
NOUS

"Le Monde Illustré", aujourd'hui l'"Album Universel", entre dans sa vingtième année.

Je l'ai vu naître, un beau samedi, le 10 mai 1884, rue Saint-Gabriel, par une matinée pleine de soleil et de gaieté.

Les journaux ne viennent pas au monde comme les petits enfants; ce ne sont pas des sauvages qui les apportent à l'imprimerie, et on n'en a jamais trouvé sous les choux rouges. Les journaux ou les revues ont rarement des mères, et je ne vois guère, au Canada, que le "Coin du Feu", mort jeune, et le "Journal de Française", bien vivant, qui aient eu des mamans. En revanche, ils ont des pères, beaucoup de pères même quelquefois, qui sont connus sous le nom d'actionnaires.

"Le Monde Illustré" n'a eu que deux papas, M. Berthiaume, qui était déjà tout aussi honorable alors qu'aujourd'hui, quoiqu'il ne fût pas encore conseiller législatif, et M. Sabourin, retiré des affaires depuis quelque temps.

A côté des heureux pères, autour du berceau du nouveau né, se trouvaient les témoins: Gallus, O. Trempe et Rémi Tremblay.

Tremblay est connu de tous les Canadiens; Trempe était et est encore le gardien immuable de l'enfant. Quant à Gallus, c'était moi; je n'ai cependant été Gallus que trois semaines, après quoi j'ai signé du nom de mes antiques et vénérables ancêtres, dont je suis très fier, car j'ai six mille ans de roture, ce qui est une noblesse un peu plus respectable que celle de Ménélik, roi d'Abyssinie, qui descend cependant en ligne directe de Salomon, qui lui-même.....

L'enfant était venu au bon moment, il était bien constitué, quoiqu'un peu grêle, avait bon pied, bon oeil, et on aurait dit que l'"Opinion Publique", en mourant, avait prévu la naissance de son héritier posthume.

Aujourd'hui, regardez-le, et qui donc pourrait reconnaître le petit enfant du 10 mai 1884, dans ce beau gaillard qui entre fièrement, le jarret tendu et le regard assuré, dans ses vingt ans, pleins d'avenir et de promesses qu'il saura tenir.

Qu'ils sont loin nos vingt ans, à nous!

◆◆ En feuilletant la première année du "Monde Illustré", je constate sans étonnement que la terre continue à rouler avec le même cortège de pleurs et de sourires, les premières plus nombreuses que les seconds, avec autant de grèves, de cracks financiers et de luttes pour la vie.

Il en a toujours été ainsi, et le vieux poète Ronsard avait bien raison de dire, il y a plus de trois siècles:

..... La vie est attelée
De deux mauvais chevaux, le boire et le manger.

Boire, manger, sont en effet les nécessités qui font le but obligé de tous nos efforts, et, sauf pour quelques privilégiés de la vie, une année remplacée l'autre sans que nous soyons beaucoup plus riches ou plus avancés.

Ce qu'il y a à noter, cependant, ce sont les progrès remarquables, étonnants, qui se sont faits depuis vingt ans dans notre monde littéraire, qui est complètement transformé.

Il y a maintenant à Montréal une pleiade de jeunes gens qui travaillent, étudient et produisent. Nous avons des jeunes poètes qui ont su entrer dans les bonnes grâces des muses et en tirer des inspirations heureuses; d'aucuns savent même cise-ler le vers d'une manière charmante et cultiver la forme avec autant de bonheur que les

idées. On sort des sentiers battus, on va de l'avant, et le succès couronne les efforts des audacieux.

Même remarque à faire dans le monde de la peinture, qui a marché de pair avec celui des artisans de la plume. Nous avons des peintres maintenant.

Cette renaissance, ou plutôt ce réveil d'un long sommeil, est de bon augure, et l'aube du vingtième siècle présage un bel avenir à la France du nouveau monde.

Ce sont ces jeunes gens qui arriveront à opérer des réformes que l'on n'ose formuler qu'avec crainte, de peur de... de peur de bien des choses.

◆◆ C'est cette jeunesse laborieuse, intelligente et éclairée qui fera respecter le nom de la France et sa belle langue, et l'on ne verra plus de sottis insulter le drapeau tricolore, comme nous en avons été témoin dernièrement dans une correspondance adressée à un grand journal de Montréal.

Ceux qui ont l'âme assez vile pour ne pas respecter le drapeau français sont peu nombreux, je le sais, mais ils le sont encore trop. On ne s'habitue pas facilement à la vermine.

Du reste, il est à remarquer que les gens d'origine française qui disent du mal de la France sont toujours, et sans exception, des individus tarés.

Que l'on critique amèrement, sévèrement même les actes de certains gouvernants, c'est un droit indéniable qui appartient à chacun, mais partir de là pour insulter la plus noble nation qui soit au monde, c'est trop fort.

Vous avez entendu dernièrement, à Montréal, où vous avez eu la magnifique conférence du Père Lemerre, et vous avez admiré avec raison le patriotisme de l'orateur, qui aime et respecte la France et son drapeau, quoi qu'il n'ait pas sujet d'être très satisfait des décrets nouveaux, mais il n'en conserve pas moins son amour profond pour sa mère-patrie, comme doit le faire un bon fils.

A ce propos, je vais vous citer un passage d'un discours d'un autre orateur de la chaire, le Père Coubé, discours qui eut un immense retentissement et fit passer un frisson de patriotisme dans toute la France.

Tout est à lire dans cette oeuvre de premier ordre, mais je n'en prends qu'une toute petite partie, la description de:

LA FRANCE

"Défendue par ses puissantes montagnes, bercée par les trois mers qui chantent sur ses rivages, la France dort sous la coupole de son ciel bleu, offrant aux caresses du soleil son sol plantureux qui regorge de fruits et de troupeaux, ses froments dorés ondulant au loin sous la brise, et ses riantes côtes où s'enflamme le sang de la vigne.

"Pays enchanté et fleuri, terre du bon accueil et du sourire hospitalier, elle a, entre autres prérogatives, celle de mettre un peu de joie dans ce bas monde.

"Aussi, les étrangers ne veulent pas mourir avant de l'avoir vue, et ils quittent leurs brouillards ou leurs plaines brûlées pour venir détendre et rafraîchir leur âme dans la paix de ses lumineux horizons. Non, vraiment, Dieu n'a ainsi traité aucun autre peuple. "Non fecit taliter omni nationi."

"Et, pour que le moral de la France ne le cédât point à l'opulence du sol, Dieu lui a donné, avec quelques défauts à vaincre, afin que la vertu ne lui fût pas trop facile, avec une nature toujours un peu jeune, et parfois un peu folle, un coeur franc comme l'or, un esprit lucide comme le cristal, une âme harmonieuse comme la lyre, et ce caractère original et complexe formé de ce qu'il y a de meilleur dans le sang des races primitives, de bon sens romain, de gaieté gauloise, de bravoure franque, relevé par je ne sais quoi d'idéal et de chevaleresque dû à l'eau du baptême. Encore une fois, quel est le peuple que Dieu a ainsi doté? "Non fecit taliter omni nationi."

"Aussi, quand la grande nation, lassée de son repos, se lève et fait signe qu'elle va parler ou agir, le monde se tait pour écouter les beaux poèmes qui s'envolent de son âme ou de ses mains; poème de ses chevaleries et de ses entreprises merveilleuses, écrit avec du sang de héros; poème de sa pensée, que disent des sages ou des aèdes à la harpe d'or; poème de sa piété et de sa foi, que des saints et des saintes ont commencé dans ses vallons et qu'ils s'en vont achevant par toutes les routes du Paradis.

"Ah! terre des grands souvenirs, ô toi que nous baisons avec amour et respect, ô patrie! patrie! Quelle mère a été plus aimée que toi, plus aimée dans ses gloires et plus aimée dans ses malheurs? Quand tes furs, soldats, marins, missionnaires, s'en vont au loin défendre la justice ou la foi, ils emportent ta douce image dans le repli le plus sacré de leur coeur, et, quand ils tombent, leur dernière pensée s'envole dans un dernier sanglot vers tes rivages adorés, et c'est ton nom, ô France! qui monte encore à leurs lèvres, avec le flot de sang qui les étouffe. Non, ma mère, Dieu n'a donné à aucune patrie ta beauté et ton charme. "Non fecit taliter omni nationi."

"Mais quand l'amour est plus tendre, il est aussi plus jaloux, et devant l'infidélité, ses justes colères sont aussi plus terribles. Or, lorsqu'à certains jours de foin, ivre de volupté ou d'indépendance, la France prévarique, Dieu l'arrête sur la pente de l'abîme, il la frappe de coups douloureux comme il ne frappe aucun peuple: si bien que des châtiments comme des bienfaits, on peut toujours dire: "Non fecit taliter omni nationi."

"Mais — et c'est ici que réparaît la prédilection divine — en flagellant la nation coupable, Dieu ne la rejette jamais. Aussi, quand, dégrisée de son orgueil et du vin de ses passions, humiliée et sanglante, elle tombe aux pieds de son Maître, quand de l'albâtre brisé de son coeur, elle lui verse le parfum de son repentir, le Christ essuie les larmes de la pécheresse, la relève avec bonté, et bientôt les plus effroyables prostrations sont suivies de relèvements inattendus, à rendre jaloux tous les peuples. "Non fecit taliter omni nationi."

Lisez et relisez ces lignes, elles sont splendides; je les ai fait apprendre à mes enfants, et c'est un devoir pour les lecteurs de "Album Universel" de les faire admirer aux leurs.

Tout Canadien-français devrait les porter dans sa tête et dans son coeur.

◆◆ Il y a une quinzaine d'années, voyageant sur la côte nord, du côté de la Pointe-aux-Esquimaux, j'eus l'occasion de rencontrer un sauvage, Dominique, bien connu dans la région.

Dominique avait une réputation, méritée paraît-il, d'être le plus grand blagueur des Montagnais passés, présents et futurs, mais il savait donner à ses racontars une certaine saveur qui n'était pas sans charme. Ses histoires sortaient du domaine des choses connues, et comme le merveilleux a toujours son attrait, on les écoutait, comme les enfants écoutent dans les veillées d'hiver les récits fantastiques des légendes que des générations ont déjà entendues.

Parmi les choses extraordinaires que Dominique avait vues dans ses voyages à l'intérieur, dans le grand nord presque inconnu du Canada, j'en ai noté une: celle d'une pierre qui brûle et ne se consume jamais.

Dominique l'avait vue cette pierre, bien entendu; il s'en était servi et se promettait bien de s'en servir encore, quand il irait camper à l'endroit où elle se trouvait.

On n'avait qu'à l'allumer, quand on avait besoin de chauffage, ce qui était très commode, et, au moment du départ on l'éteignait avec de la terre. La pierre qui brûle ne s'use jamais, à son dire, mais elle a un grand défaut, elle n'est pas transportable, car tous les efforts faits jusqu'à présent pour l'arracher du sol ont été infructueux.

Dominique, Dominique, tu m'as tout l'air de mériter ta réputation de grand blagueur devant l'Éternel! A beau mentir qui vient de loin.

Mais, voici que la science nous apprend que les chimistes viennent de découvrir un corps nouveau qui a toutes les vertus de la pierre de Dominique, sans en avoir le grand défaut.

Ce corps, c'est le radium, retenez bien ce nom, car on en parle beaucoup en ce moment dans le monde scientifique.

Le radium est lumineux et dégage de la chaleur, sans perdre de son poids. Le radium renverse toutes les théories de la science concernant la lumière et la chaleur, dont le dégagement ne peut avoir lieu, d'après nos connaissances actuelles, que par suite de causes mécaniques ou de combinaisons chimiques.

Le radium n'est cependant pas encore à portée de toutes les bourses, et je conseille fortement aux lecteurs de l'"Album Universel" de ne pas trop compter sur lui pour se chauffer et s'éclairer, l'hiver prochain, et de faire leur provision de bois et de charbon comme à l'ordinaire.

Le radium est rarissime, il coûte assez cher.

L'or, le diamant, le rubis, sont bons pour les petites bourses, les pauvres gens, si on compare leur valeur à celle du radium, qui coûte actuellement quelque chose comme deux cent cinquante mille piastres l'once, soit quatre millions la livre.

Il n'en existe pas encore une livre dans le monde entier.

N'importe, la pierre de Dominique, transportable, la pierre qui brûle et éclaire sans jamais s'user, cela paraît impossible; on croit rêver en entendant parler de pareille chose, et pourtant, il paraît que cela existe, puisque les savants de tous les pays s'accordent sur son existence.

Chers savants, chers chimistes, découvrez bien vite le moyen de produire le radium à bon marché, donnez-nous le radium qui nous chauffera pour presque rien et nous procurera le bonheur de voir, à leur tour, les marchands de charbon dans la purée de la masse!

◆◆ L'économie bien comprise est une belle chose.

On me rapporte — voyez quelle précaution je prends pour ne pas me compromettre — on me rapporte qu'à une certaine réunion de la commission de Paris, alors que l'on parlait de faire un lac artificiel dans le parc Lafontaine, le père de cette excellente idée termina en disant que l'on pourrait mettre dans ce lac une douzaine de gondules, ce qui serait charmant pour le public...

— Une douzaine! dit un échevin économe, mettons-en une couple pour commencer, ça se reproduira, ces bêtes-là...

O Venise! ô doux échevin!!

LEON LEDIEU.

DÉBIT DE SUCRE

(Voir gravure).

Dans le présent numéro, nous publions un excellent dessin inédit de M. Paul Caron, intitulé "DEBIT DE SUCRE: scène typique au Marché Bonsecours".

Voilà un croquis des plus réalistes. Bien modeste est le commerce des marchandes de sucre de nos marchés. Elles étalent fièrement, sur des gazettes généralement assez propres, pains de sucre, bouteilles de sirop d'érable ou prétendu d'érable, "tire" savoureuse, en un mot, tous les produits de leur industrie, et elles ne manquent pas d'attirer l'attention des passants sur leurs marchandises.

Tantôt un garçonnet se présente, un sou à la main, demandant à acheter une bouchée de "tire" dorée, tantôt un gamin qui passe dérober furtivement un morceau de sucre, diminuant ainsi les maigres bénéfices du petit commerce en plein air.

Trop heureuse sont les bonnes vieilles de nos foires lorsque la Providence amène à leurs étals quelques clients en quête de "provisions sucrées". Il faut les voir alors se trémousser, vanter leurs marchandises et distribuer gratis leurs plus gracieux sourires.

Réussissent-elles à vendre quelques pains de sucre, toutes rayonnantes de joie, elles s'accroupissent sur le seuil en pierre du marché, et elles fredonnent des chansons, comme pour remercier le Créateur qui leur envoie le pain de chaque jour.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants; ils font plus de mal que l'armée même.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

APPOINTEMENT. — Est un anglicisme dans le sens de RENDEZ-VOUS, ENGAGEMENT. Au lieu de dire: Avez-vous pris un APPOINTEMENT pour ce soir? dites, par exemple: Avez-vous pris un ENGAGEMENT pour ce soir?

APPOINTER. — Encore un anglicisme dans le sens de DESIGNER, NOMMER, CHOISIR. Ainsi, ne dites pas: Je viens d'être APPOINTE commissaire d'école; mais vous pouvez dire: Je viens d'être NOMMÉ commissaire d'école.

APPROCHANTS (dans les). — Voilà une locution adverbiale vicieuse, trop souvent employée dans le sens des expressions A PEU PRES, EN-

VIRON. Il ne faut pas dire: Cet homme a DANS LES APPROCHANTS de quatre-vingts ans. On peut dire, par exemple: Cet homme a ENVIRON quatre-vingts ans.

A PU PRES. — Trop souvent on entend prononcer cette locution vicieuse au lieu de "A PEU PRES". Ne dites pas: J'ai A PEU PRES soixantepres. Ne dites pas: J'ai A PU PRES soixantepres.

ARCHETTE. — Ne saurait remplacer ARCHET. Au lieu de dire: Cet artiste sait manier l'ARCHETTE, dites: Cet artiste sait manier l'ARCHET.

L'EDUCATEUR.

SOIRÉE DE L'UNION SAINTE-CÉCILE

Les préparatifs de la soirée que l'Union Sainte-Cécile doit donner, le 28 du courant, à la salle du "Cercle Ville-Marie", sont presque terminés, et tout laisse entrevoir un immense succès.

L'Union sera généreusement secondée par de brillants artistes, spécialement par Mlle Blanche-Régine Almeras, musicienne distinguée.

L'élite de la société assistera à cette soirée, qui est sous le haut patronage de M. et Mme F.-D. Monk, de l'Hon. M. et Madame J. I. Tarte, de Sir Wm et Lady Hingston, de M. et Mme R. Forget, de l'Hon. juge St Pierre et Mme St Pierre.

Qu'il suffise de dire que M. J.-J. Goulet sera le directeur artistique de la soirée. Les étudiants assisteront en corps à cette soirée, toute de gala; la galerie leur sera spécialement réservée.

On trouvera des billets chez M. Ed. Archambault, 1686 rue Sainte-Catherine, près de la rue Saint-Denis, où le plan de la salle est déposé.

MYSTÈRE D'OUTRE-TOMBE

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur le nouveau feuilleton, dont nous commençons aujourd'hui la publication. "MYSTÈRE D'OUTRE-TOMBE", l'œuvre de Jeanne de Lias, est un roman de choix. La beauté des nombreuses illustrations qu'il contient ne le cède en rien à l'élégance du style. Par ses scènes pathétiques, par le mystère qui enveloppe l'action, par ses péripéties inattendues et son intérêt croissant sans cesse jusqu'au dénouement, ce roman comptera parmi les plus captivants publiés jusqu'ici au Canada. L'intrigue d'amour qui s'y rattache est des plus émouvantes. Chacun voudra soulever le voile qui enveloppe "MYSTÈRE D'OUTRE-TOMBE".

ANNALES MONDAINES

En terminant ma dernière chronique, je faisais donc des promesses... de mariage.

Pour peu qu'on ait remarqué l'absence des Annales Mondaines dans les derniers numéros de l'"Album", je gage qu'on aura conclu à une rupture des susdites promesses.

Point il n'en était ainsi, cependant, et me revoilà

d'autant mieux disposée à tenir mes engagements que l'horizon en est tout chargé de mariages.

En effet, il s'en est célébré des nombres, la dernière semaine, et jamais les grandes orgues n'avaient eu tant à chanter de cantates nuptiales que ces jours passés.

Ont été célébrés, ou doivent l'être, d'ici à la fin du mois, l'union de M. Honoré Mercier, fils de feu l'Hon. H. Mercier, avec Mlle Jeanne Fréchette, fille aînée de notre distingué poète-lauréat, puis celle de M. Arthur Laramée, le jeune et brillant avocat, avec Mlle Hortense Desjardins, fille aînée de l'honorable Alphonse Desjardins. Aussi, le 20 de ce mois, le mariage de M. Léopold Fortier, fils de M. J. M. Fortier, manufacturier de cigares, avec Mlle Forestine Bélanger, de la rue Saint-Denis. Disons que ce mariage a eu lieu en grande pompe, à dix heures, à Saint-Louis de France, et que la gentille mariée portait un ravissant costume de drap blanc.

Puis, toujours de la même série, le mariage de M. Antonin Galipault, de Québec, avec Mlle Lamontagne, de la rue Saint-Denis; celui de M. Jos. A. Mercier, Inspecteur des Assurances, avec Mlle Lucile Piché, et celui de M. Gustave de Lorimier, avec Mlle Alice Normand.

* * *

Les vacances de Pâques ont été, comme à l'ordinaire, pour beaucoup de nos Montréalais, prétexte à une jolie fugue vers New-York et autres villes américaines. Parmi ceux qui ont fait le traditionnel voyage, citons au hasard de la mémoire: M. et Mlle Wilson-Smith, Madame Alfred Lyonnais, M. et Madame Chalifoux, de la rue Sherbrooke, M., Mme et Mlle Garon, etc.

* * *

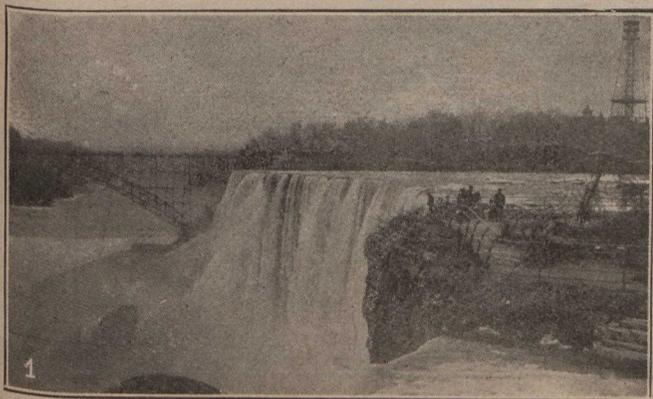
Mlle Dansereau est en visite chez des amis de Toronto.

* * *

On parle beaucoup dans les cercles élégants et "bienfaisants" de la soirée musicale et littéraire qui doit avoir lieu le 30, à l'Institut des Sourdes-Muettes, rue Saint-Denis. Le Père Lalande, qui doit donner une conférence, et des artistes comme Messieurs Lebel, Laurendeau, De Sève et Laliberté, qui doivent s'y faire entendre, constituent de nombreux éléments qui permettent d'augurer d'une assistance aussi nombreuse que choisie.

Tant mieux. Il est bon que les amusements sociaux marchent souvent de pair avec la charité. Celle-ci les élève et les ennoblit.

LAURENTIENNE.



ÉVÈNEMENT UNIQUE

La chute Niagara partiellement détournée de son cours séculaire, lors de la dernière débacle.

1.—Vue du petit volume d'eau de la chute américaine durant l'endiguement occasionné par l'amoncellement des glaces.

2.—Des curieux se promènent sur le lit rocailleux d'une partie de la rivière Niagara dont le cours a été temporairement détourné. Jamais pied humain n'avait encore foulé le lit de cette rivière orageuse.



FEU SIR OLIVER MOWAT

Le Canada vient de perdre l'un de ses hommes d'Etat les plus distingués dans la personne de Sir Oliver Mowat, lieutenant-gouverneur de la province d'Ontario, décédé dimanche, le 19 avril, à l'âge de 83 ans.

Sir Oliver Mowat, le plus vieil homme d'Etat du Canada, descendait des Mowat de Bucholie, Ecosse, et était le fils de feu John Mowat, autrefois de Caibsbay, un des vétérans de Wellington, en Espagne, et de Mme Mowat, née Levack. La famille s'établit à Kingston, Ont., en 1816, et Sir Oliver y naquit le 22 juillet 1820.

Après de brillantes études dans des écoles privées de cette ville, il entra dans le bureau de M. John A. Macdonald, plus tard Sir John A. Macdonald, premier ministre fédéral, et il y étudia pendant quatre ans. Il passa aussi dans l'étude de Robert E. Burns, de Toronto, et fut reçu avocat en 1841. Il exerça d'abord sa profession à Kingston, puis s'en alla à Toronto, où il s'associa avec son ancien patron, M. Burns.

Au point de vue politique, il fut d'abord enveloppé d'influences conservatrices, mais choisit le libéralisme large et modéré, dont il fut depuis l'oracle et l'appui si habile et si ferme.

Membre de la Conférence de l'Union qui s'assembla à Québec, le 10 octobre 1864, il prit une part active à la préparation de la Constitution des "Pères de la Confédération".

L'état original de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, qui régit la Confédération Canadienne, fut dressé, sur les 72 résolutions de la Conférence de Québec, par l'Hon. Oliver Mowat, dont les capacités, comme avocat constitutionnel, étaient généralement reconnues; il fut aidé dans ce travail par le lieutenant-colonel Hewit Bernard, se-

crétaire de la Conférence. C'est pendant une des séances de cette conférence que Sir John A. Macdonald apprit qu'une place était vacante dans la Chancellerie d'Ontario, et il passa immédiatement un billet à M. Mowat, l'avertissant du fait et lui offrant le poste de vice-chancelier. M. Georges Brown et ses autres collègues vainquirent ses hésitations et, à la fin de la conférence, il était nommé vice-chancelier. "Cette nomination, dit le "Bar-

riste", fut agréable au public et au Barreau. Comme juge, il était renommé pour son impartialité.

Ses décisions sont claires, logiques, et ont toujours fait autorité dans nos cours. C'était un juge idéal, un jurisprudent savant, d'une grande habileté technique, versé dans tous les précédents, et toujours maître de sa raison."

La vie politique le reprit en octobre 1872, où il devint premier ministre d'Ontario, à la place de M. Blake, jusqu'en juillet 1896, alors qu'il entra dans le cabinet Laurier, il fut procureur-général de la province et effectua plusieurs réformes légales d'une grande importance.

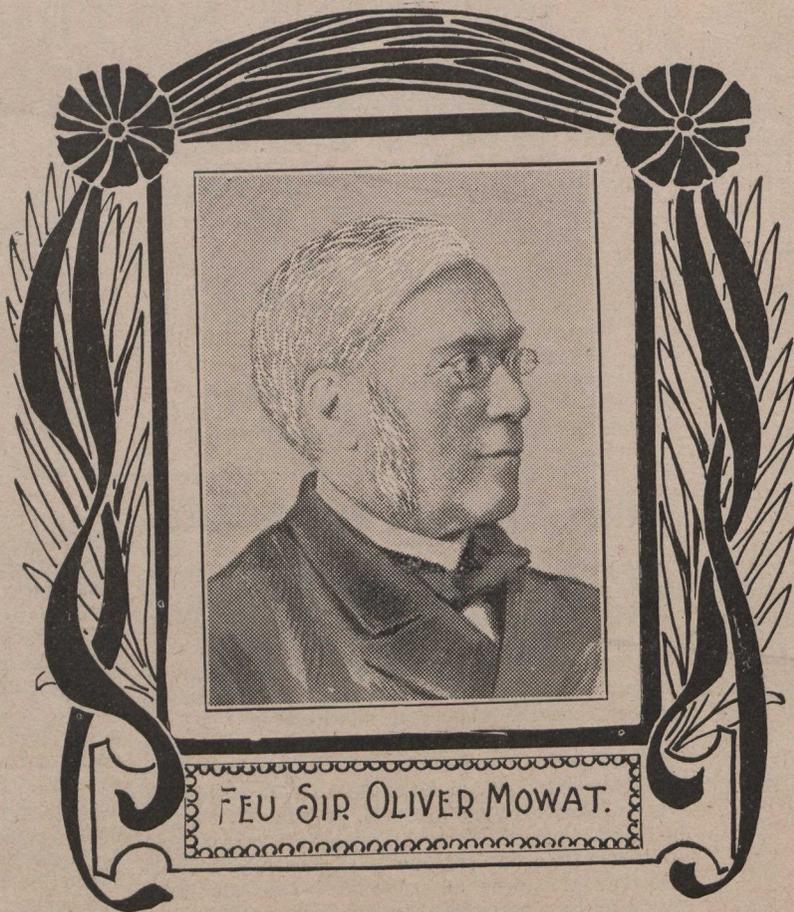
Pendant son administration, il eut des discussions fréquentes avec le gouvernement fédéral, notamment à propos de la question des frontières, la nomination des conseils de la Reine, la loi des permis de vente des alcools, etc., et d'autres cas qui, portés au Conseil Privé, furent tous gagnés par lui.

Quand il dit adieu à ses électeurs d'Oxford-Nord, en juillet 1896, ses paroles furent l'exposé d'une vie politique dont tout homme aurait pu être fier. Sa conception de ses devoirs envers le peuple et des moyens d'administration est un traité de vie politique que tous devraient étudier.

Dans le cabinet Laurier, dont il était le doyen d'âge et de carrière, il fut ministre de la Justice et donna ces preuves que nul plus que lui était digne de ce poste. Il fut bientôt nommé membre du comité chargé de

conduire les négociations engagées avec le Manitoba pour le règlement de la question des écoles. Le 18 novembre 1897, il fut nommé lieutenant-gouverneur d'Ontario, poste qu'il occupait encore à sa mort.

Sir Oliver Mowat était presbytérien et il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres: "Evidences of Christianity", et "Christianity and some of its Fruits".



MONTREAL.—Photographie du navire autour duquel se déroule la grève des débardeurs

UNE FEMME DE LETTRES

Colombine, auteur de "Bleu, Blanc, Rouge"

En accusant réception d'un exemplaire de "Bleu, Blanc, Rouge", première oeuvre de Colombine, nous éprouvons le besoin de payer le modeste tribut de notre admiration au mérite de l'auteur.

Douée d'une imagination puissante, d'un jugement supérieur et d'un coeur aussi tendre que généreux, Colombine sait tirer parti de ses précieuses facultés, et tout ce qu'elle écrit porte l'empreinte d'un vigoureux talent.

Veut-elle peindre une scène digne de son observation, quelques traits de sa plume, aux couleurs saisissantes, suffisent pour animer le tableau qu'elle décrit.

Dans la plupart de ses articles germe un grain de saine philosophie destiné à nourrir l'intelligence, et souvent des propos badins aboutissent à de pures leçons de morale.

Colombine a un coeur d'or. Aussi, a-t-elle un faible pour les petits et les humbles. Aux malheureux elle tend l'obole des consolations qui rassèrent les esprits tourmentés.

Luttant pour toutes les bonnes causes, elle s'attaque de préférence aux préjugés sociaux qui exercent parmi nous les plus funestes ravages.

"Bleu, Blanc, Rouge" est un recueil choisi d'exquises poésies, de paysages réalistes bien vécus, et de très fines causeries.

La toilette typographique du livre a été soignée, et le dessin délicat qui figure au frontispice de l'ouvrage est un pieux hommage rendu au tricolore, le drapeau si cher à Colombine, comme à tous les Canadiens.

Parmi les mille et une fleurs que "Bleu, Blanc, Rouge" ombrage de ses plis, nous cueillois la page suivante :

LA JUSTICE HUMAINE

Une de nos braves familles vient d'être plongée dans la douleur par le crime d'un de ses membres. — (Vieux cliché des quotidiens).

—Va-t'en ! Maman m'a défendu de jouer avec toi... parce que ton papa est un voleur et qu'on l'a mené en prison !

—C'est-y ma faute à moi, na ! Viens !...

—Non, laisse mes jouets tranquilles, ou je vais t'envoyer un caillou et te faire manger par mon gros chien.

—Fais donc pas le méchant, nous allons jouer aux billes, tiens, vois la balle chamarrée bleu, blanc, rouge.

—Ah ! Ah !... on connaît ça ! Tu l'as volée !

Le pauvre, comme sous un coup de fouet, bondit ! Le rouge de la honte couvre son front ; il s'enfuit, chassé par le mépris de cet autre innocent. J'aurais voulu courir après lui, le prendre dans mes bras, baiser son front ingénu, soudainement creusé d'une ride, lui dire de ces douces choses qui endorment les chagrins des petits. Mais demain on recommencera, car cette tête bouclée est marquée du signe de Caïn et désignée à la

vindictte publique. La malice humaine a rivé cette jeune vie au boulet de l'infamie qu'elle traînera à jamais ! La fleur de lys est rayée du code pénal, mais la société vengeresse, plus cruelle, l'a gardée dans ses traditions, outrepassant ses droits, car elle marque les innocents de l'infamant stigmate du vice !

Quelques minutes plus tard, je revis notre garçonnet, le nez appuyé sur une barrière, surveillant dans un enclos quelque intéressante partie de "moine". Ses yeux pétillaient de plaisir, mais il n'osait entrer, poussant de gros soupirs... Il avalait, avalait ; on sentait son coeur gros.

Il ne pleurait point, pourtant.

La partie continuait, turbulente, les gamins se chamaillaient.

—C'est à moi !

—Tu as triché !

pour la prière, la tête enfoncée dans l'oreiller, oh ! comme il sanglotera éperdument. Dans l'obscurité de la chambre, dans les ténèbres envahissant son intelligence, surgiront des monstres prêts à sauter sur lui pour le dévorer. Quel désarroi dans cette petite âme, quelle révolte contre l'injustice humaine ! Rappelez vos souvenirs d'enfance, la médaille d'honneur donnée à l'amie de la maîtresse, le pensum immérité, la petite nièce de la supérieure l'emportant sur vos talents, sur votre travail, grâce à ses précieux liens de parenté avec l'autorité.

Rien n'indigne, ne froisse notre sentiment du juste et de l'injuste, comme de souffrir pour les autres... Chacun devrait être solidaire de ses fautes !

Dieu n'a-t-il pas dit, par son prophète :

"Quand les parents auront mangé des raisins verts, les dents des enfants n'en seront pas agacées."

La voix de l'inspiré s'est perdue dans le désert ! Après vingt-deux siècles, le préjugé est encore sur son piédestal ! On ferme le chemin de l'honneur et de la vertu au fils coupable de la faute de son père ou de sa mère. On casera dans quelque sinécure lucrative l'héritier légitime d'un agiotteur craint et respecté, d'un "boodler" assez habile pour s'approprier légalement le bien d'autrui.

Mais le pauvre jeune homme énergique, probe, loyal, qui tente de reconquérir l'honneur d'un nom entaché par les auteurs de ses jours, se voit en butte à toutes les mesquineries des âmes étroites, (et il y en a tant !...) Accueilli d'abord avec bienveillance, son coeur s'ouvre à l'espoir ; il caresse de beaux projets d'avenir, la fortune, l'amour lui sourient ! Mais quand il retourne chercher la confirmation de ses espérances, son protecteur, subitement refroidi, le reçoit avec une politesse glaciale, ou une commisération hypocrite plus insultante encore. Tout en le poussant vers la porte : "Désolé !... Désolé, cher monsieur... mais je ne puis rien pour vous. Il faudrait ici un homme avec de moins brillantes aptitudes, peut-être, mais d'un certain prestige, vous comprenez..."

Hélas ! oui, il a compris, il s'enfuit, pour ne pas étrangler le fourbe, le tortionnaire qui s'amuse à retourner le fer dans la plaie et se délecte des grimaces de sa victime. Si le malheureux jeune homme a une âme fortement trempée et de puissantes convictions morales, il acceptera la vie en philosophe, défiera l'opinion publique, portera haut le front comme un vaillant et un fort. Il se consolera de ses déceptions de fortune et d'amour, de ses désillusions, par le bonheur de faire le bien. Ses bras que dans un immense besoin d'être tendre et d'aimer avait ouverts tout grands ne se refermeront pas. Ils accueilleront les pauvres, les malheureux devenus ses enfants et son unique préoccupation !

Quand passera près de vous une femme en noir, et que des petites dames chuchoteront en s'écartant d'elle : "C'est la mère du condamné !" inclinez-vous devant ce grand malheur, c'est la particule de noblesse que le ciel place devant le nom de ses privilégiés !



Mlle EVA CIRCÉ, (Colombine)

(Photographie Laprés et Lavergne, coin des rues Saint-Denis et Ontario)

—Non, te dis-je.

—Ma grande conscience du bon Dieu !

—Menteur, voleur !

L'enfant tressaillit et pâlit à cette épithète de voleur et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes. Je compris la soudaine maturité de cette âme d'enfant, brûlée par l'ardeur d'un soleil incendiaire, et pourtant Victor Hugo a chanté :

La douleur est un fruit. Dieu ne le fait pas croître Sur la branche trop faible encor pour le porter.

Ah ! ce soir, rendu dans son petit lit, quand le baiser de la mère aura effleuré ses yeux, qu'on croirait endormis sans un frémissement des paupières, quand les derniers craquements du vieil escalier l'auront averti de la disparition de la sainte qui, chaque soir, fait joindre ses mains

LA QUESTION MACÉDONIENNE

La vieille Question d'Orient, qui s'appelle aujourd'hui la Question Macédonienne, s'est réveillée. De la "plaine turque", où passèrent jadis les multitudes armées de Xerxès se rendant aux Thermopyles, aux aïds d'aigles des Balkans, un cri vient de retentir :

Vive la Révolution ! Vive la Macédoine indépendante !

Que va-t-il se passer maintenant ? Tout est à redouter. C'est pourquoi il est peut-être opportun de dégager ici les éléments du problème macédonien, de montrer les races en présence, et leurs intérêts, de fixer avec quelque précision les grands traits de la situation actuelle. Ainsi, le lecteur pourra mieux juger des événements qui se produiront peut-être, au moment où paraîtront ces lignes.

Ne nous occupons que de la Macédoine. Elle ne compte que quelques dizaines de milliers d'Otomans. Sur la carte ethnographique du pays, les taches qui occupent les positions des Turcs sont de plus en plus rares et petites ; beaucoup même s'effacent les unes après les autres. Les dernières sentinelles isolées de l'Islam, Yenidjé, Demir-Hissar, Drama, s'échelonnent le long des voies ferrées nouvelles de Salonique à Monastir, de Salonique à Serrès et de Salonique à Dedé-Agatch. Les fonctionnaires turcs, les valis, vivent enfermés dans leur harem, et ne s'intéressent aux affaires du pays que pour faire payer cher leur intervention en faveur de l'un ou de l'autre des intérêts en présence. On dirait qu'ils se considèrent déjà en Macédoine comme des étrangers.

Quels seront les successeurs de ces valis ?

Longtemps, les Grecs furent les seuls candidats à la succession otomane en Macédoine, comme d'ailleurs dans tout le reste de l'Empire, en Europe et en Asie Mineure. Ils se donnaient comme les héritiers de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand, et comme les héritiers des empereurs byzantins. Jusque vers 1860, tous les ennemis de la domination ottomane étaient confondus sous le nom de Grecs ; ils fraternisaient tous dans la religion orthodoxe. Mais lorsque la question des races et des nationalités prit le pas sur celle des religions, il apparut clairement que la situation réelle des Grecs en Macédoine ne correspondait nullement à leurs prétentions. Ils n'y ont guère que les côtes : les pentes nord de l'Olympe avec les petites villes de Verria, Karaferia, Vodena (le "Roumlouk" ou pays des Roumis) ; puis, au delà de Salonique, la Chalcidique aux trois pointes, sauf la plus célèbre des trois, celle du mont Athos, sanctuaire de la religion orthodoxe et... poste avancé de l'influence russe ; puis, enfin, la côte par Orfani, Kavala, jusqu'aux Dardanelles, jusqu'à Constantinople, où vivent 300,000 Grecs. Dans l'intérieur, les Grecs ne sont guère solidement établis que vers Monastir, du Pinde au Vardar.

Cependant, ils ne désespèrent point de faire un

jour de la Macédoine leur grenier. Ils voient, de plus, dans leur conquête de ce pays, un gage de la restauration future de l'empire grec, leur "Grande Idée".

Leurs communautés font, dans le pays, une propagande active. Leurs écoles sont prospères.

Tandis que les Grecs veulent conquérir la Macédoine en partant de la côte de l'Archipel, les Slaves, venus par le continent, veulent descendre le cours inférieur du Vardar et de la Strouma, pour atteindre la côte. Ce sont les Serbes et les Bulgares.

Les Serbes sont moins nombreux que les Bulgares ; de plus, ils sont plus éloignés du théâtre de la lutte. Le centre de leur nationalité est la vallée de la Save, le puissant affluent du Danube, et, par cette rivière, ils semblaient devoir se diriger plutôt vers la Bosnie, de même race et de même religion, et vers l'Adriatique, le débouché le plus proche pour les produits de leur agriculture. Le traité de Berlin (13 juillet 1878), en confiant à l'Autriche-Hongrie l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine, "faucha les espérances des

leurs rivaux Bulgares cet avantage de n'être pas schismatiques, mais d'être restés au contraire attachés à l'orthodoxie grecque.

Les Bulgares, cependant, ont une situation plus forte que les Serbes en Macédoine. Ils occupent tout le pays, du Danube à l'Archipel, en masses compactes ; ils formeraient pour les deux tiers environ la population totale de la Macédoine. Surtout, ils se réclament de droits historiques précis.

Leur premier empire remonte à la fin du IX^e siècle après Jésus-Christ. Leur tsar Siméon régna, de 892 à 927, jusqu'à Constantinople. Au début du XI^e, leur tsar Samuel dominait encore toute la Macédoine actuelle et l'Albanie. Sa capitale était Okhrida. Puis vinrent les victoires ottomanes, et la Bulgarie fut elle-même occupée par les nouveaux envahisseurs.

Le firman du sultan du 10 mars 1870, qui reconnaissait l'Eglise bulgare dans les limites qui sont à peu près celles de la Bulgarie-Roumélie d'aujourd'hui, fut le point de départ de la propagande bulgare au sud des Balkans. Le firman, en effet, reconnaissait que, même en dehors des limites fixait, si les deux tiers des habitants d'un pays désiraient être rattachés à l'exarchat bulgare, leur demande serait accueillie. C'était un prétexte légal à la propagande en Macédoine.

La Russie vint bientôt fournir aux Bulgares un second prétexte, d'une importance encore plus grande.

Le traité de San-Stéphano (3 mars 1878), entre la Russie et la Turquie, traité que l'Europe ne devait point ratifier et que corrigeait le Congrès de Berlin, avait constitué une Grande Bulgarie qui s'étendait, comme l'ancien empire du tsar Siméon, du Danube à l'Archipel. La question macédonienne était résolue. Le Congrès de Berlin, en ramenant la frontière bulgare aux Balkans, posa de nouveau cette redoutable question.

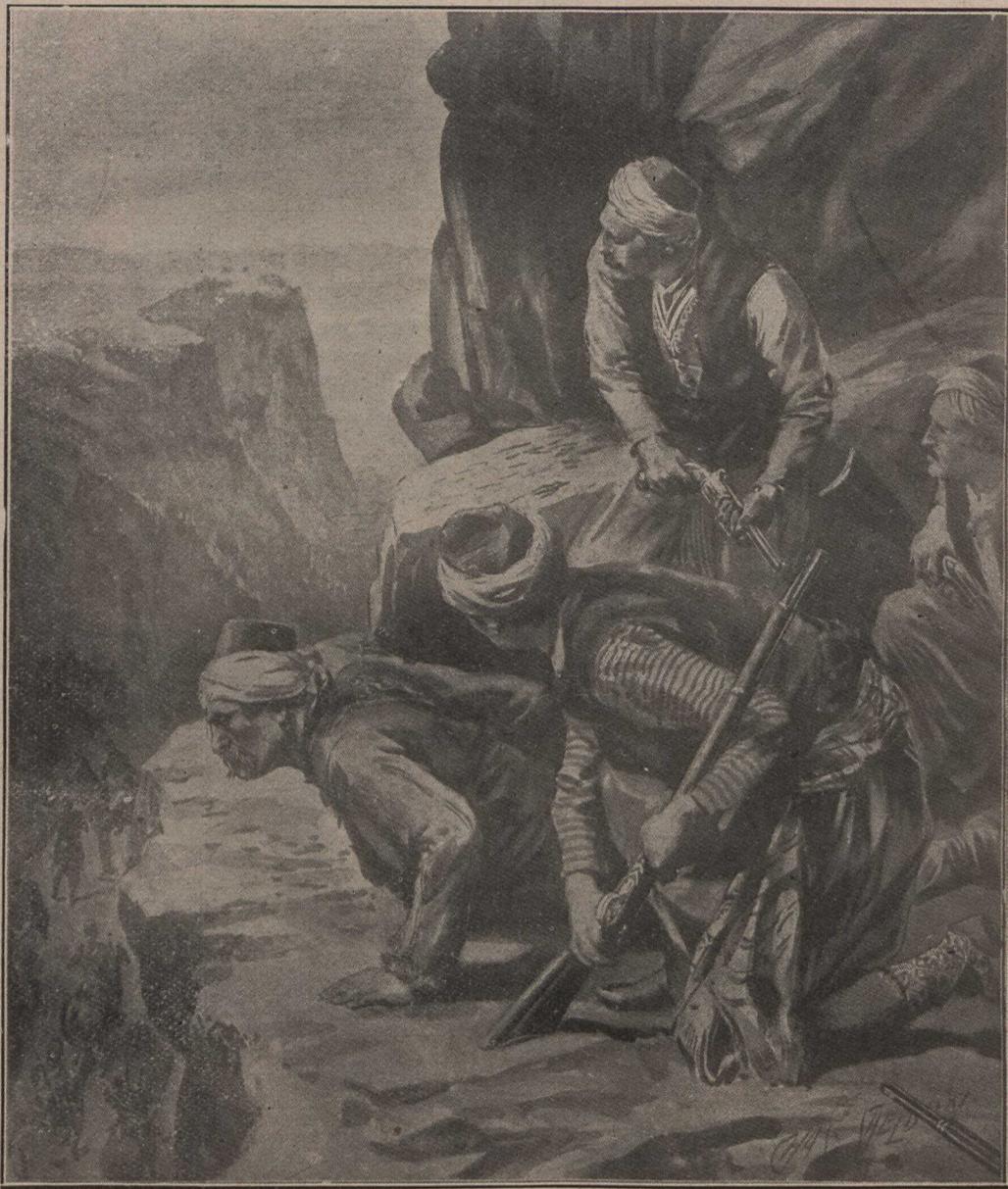
Mais les Bulgares n'ont point oublié le traité de San-Stéphano. Le beau rêve, un instant réalisé, les hante. Ils se sont mis, en silence, à armer solidement leurs soldats, à créer une marine de guerre, des ports sur la Mer Noire, et, surtout, à organiser leur propagande sur tout le territoire de la Grande Bulgarie. En 1890, ils obtenaient du sultan l'investiture (bérat) pour des évêques bulgares, à Uskub, Vélés, Ischtip, Presba, Philip, Okhrida, et, après le conflit gréco-turc, comme prix de leur neutralité, l'investiture pour

des évêques bulgares à Melnik, Stroumitza et Koukouch. Ils peuvent entretenir dans toute la Macédoine des agents commerciaux qui sont facilement des agents politiques. Ils augmentent le nombre de leurs écoles, ils s'avancent avec lenteur, mais sûrement.

Telles sont les races qui occupent la Macédoine, et qui s'y disputent, par avance, l'héritage de l'Ottoman.

Lorsque l'Europe, réunie en congrès à Berlin, se résolut à rendre la Macédoine aux Turcs, elle eut comme un remords ; elle demanda aux Turcs d'être bien benêts pour les chrétiens qu'on confiait de nouveau à leur sollicitude, ce à quoi les Turcs s'engagèrent avec empressement.

Mais l'Europe passa à d'autres occupations. Tout le monde oublia les conventions passées, et la Macédoine a répondu par le mouvement actuel.



LA MACÉDOINE EN INSURRECTION. — Une embuscade de montagnards chrétiens pourchassés par les troupes turques.

Serbes jusque dans leurs racines". C'est alors qu'éloignés de la côte de l'Adriatique, ils se tournèrent vers l'Archipel. La voie de la Save leur est fermée ; ils veulent suivre à présent la ligne ferrée de Belgrade à Salonique. L'histoire, d'ailleurs, semble les encourager dans cette direction. Uskub, sur le Vardar supérieur, fut jadis une de leurs capitales ; c'est là que se fit sacrer, en 1346, Stéphane Douchan le Grand, dont la métropole était Petsch ou Ipek, aujourd'hui en Vieille-Serbie.

Uskub est précisément devenu le centre de leur propagande en Macédoine ; ils ont obtenu que le sultan y remplaçât le métropolitain grec par un métropolitain serbe. C'est d'Uskub comme forteresse avancée, avec Koumanovo à l'ouest et Kossova à l'est, qu'ils s'efforcent de s'avancer vers le cours moyen du Vardar. Dans cette expansion, la Russie ne les gêne en rien ; car les Serbes ont sur

Scène typique au marché Bonsecours



DÉBIT DE SUCRE

(Dessin inédit de M. Paul Caron)

HISTOIRE NATURELLE

LA BELETTE

“ Dame belette au corps long et fluet ” est le plus petit des carnivores de nos régions ; elle atteint rapidement plus de deux pieds du bout du museau à l'extrémité de la queue. La tête, le cou, le corps ont à peu près la même épaisseur, ce qui la fait encore paraître plus longue qu'elle n'est réellement ; ses pattes courtes et minces ont la plante couverte de poils et les doigts sont armés de fortes griffes. Les oreilles sont rondes et larges, très écartées, les yeux obliques, petits, brillants ; les dents sont fortes et la carniassière supérieure affecte une forme particulière. La fourrure est assez belle, lisse, brun-roux à la partie supérieure du corps et aux flancs, d'un blanc pur à la gorge, à la poitrine et à la face interne des pattes.

La belette vulgaire (*Mustela vulgaris*) abonde surtout dans le nord de l'Asie et dans toute l'Europe ; on la trouve partout ; plaine ou montagne, campagne ou forêts, lieux habités ou endroits déserts, tout lui convient ; partout, grâce à sa petitesse, elle trouve une retraite assurée. Un tas de bois ou de pierre, une taupinière, un trou de rat, la moindre cavité lui suffisent.

On la voit courir à travers les herbes, les buissons, trotter entre deux sillons, puis s'arrêter, le cou tendu, la tête haute, regardant, écoutant, disparaître subitement dans un trou, et se montrer, presque aussitôt, un peu plus loin, à moitié engagée dans un autre trou. Elle semble réaliser le mouvement perpétuel.

La belette ne fuit pas à la vue de l'homme. John Franklin, dans son curieux ouvrage, la “ Vie des animaux ”, cite le cas presque incroyable d'un Ecossais attaqué par une quinzaine de belettes, qui en voulaient à sa gorge, et qui ne parvint à s'en débarrasser que grâce à l'assistance d'un passant :

On a vu des belettes mordre les pieds d'un cheval et ne lâcher prise qu'après bien des efforts de la part du cavalier et de sa monture.

Le courage de ces petits animaux est extraordinaire, ils deviennent souvent la proie des grands rapaces, qui les étouffent avant qu'ils aient eu le temps de se ressaisir, mais parfois les choses se passent de toute autre façon. John Franklin raconte, dans l'ouvrage cité plus haut, que des faneurs assistèrent un jour à la lutte d'une belette et d'un aigle, dans laquelle le grand oiseau eut la gorge coupée.

Lenz raconte le combat inégal que soutint une belette contre un hamster qui avait trois fois sa taille. “ A peine eut-elle aperçu son adversaire, auprès duquel elle paraissait comme un nain vis-à-vis d'un géant, qu'elle s'élança en poussant un cri et lui sauta à la face et au cou. Le hamster

se redressa et se défendit à coups de dents. Aussitôt la belette le mordit au museau et tint bon. Les deux combattants roulerent sur le sol, qu'ils ensanglantèrent. Ils se servaient de leurs pieds en guise d'armes agressives ; tantôt la belette légère, tantôt le lourd hamster était dessus. Au bout de deux minutes, la belette lâcha prise, et le

ses dents pendait hors de sa gueule, et finit par se détacher. ” Bref, la bataille était indécise et aucun des deux combattants n'était capable de recommencer la lutte ; la belette mourut au bout de quatre heures, le hamster, quatre heures après.

La belette est redoutable pour tous les vertébrés de petite taille. “ On rencontre tous les jours dans les champs et dans les garennes, dit Toussnel, des cadavres de lapins et de lièvres, dont l'autopsie fait découvrir qu'ils ont été saignés à la jugulaire par d'habiles praticiens. Ces praticiens sont des belettes un peu plus grosses que des souris, moins fortes que des rats. ”

La belette se contente, en effet, de boire le sang des grands animaux, sans toucher à leur chair ; quant aux petits, comme les souris, les taupes, les alouettes, elle les mange en entier.

Sa petite taille, son agilité la servent beaucoup dans ses rapines. Elle poursuit la taupe dans les coins les plus reculés de ses galeries, va pêcher les poissons dans l'eau, et s'empare des oiseaux au milieu du feuillage. Elle court, grimpe, nage, bondit, se glisse, avec une habileté, une vitesse incroyables.

Les belettes chassent souvent de compagnie. Notre belle gravure montre l'attaque d'un nid de pies-grièches par deux de ces petits carnivores. Tandis que les oisillons commencent à s'inquiéter du bruit inusité qui se produit autour d'eux, leurs parents se préparent à les défendre de leur mieux. Les pies-grièches sont braves, leurs instincts sanguinaires sont presque aussi développés que ceux des belettes, et elles ne craignent pas de s'attaquer à des espèces bien plus grandes et bien plus fortes qu'elles. Leur bec acéré, leurs griffes pointues sont des armes redoutables ; les belettes feront sagement de préserver leurs yeux.

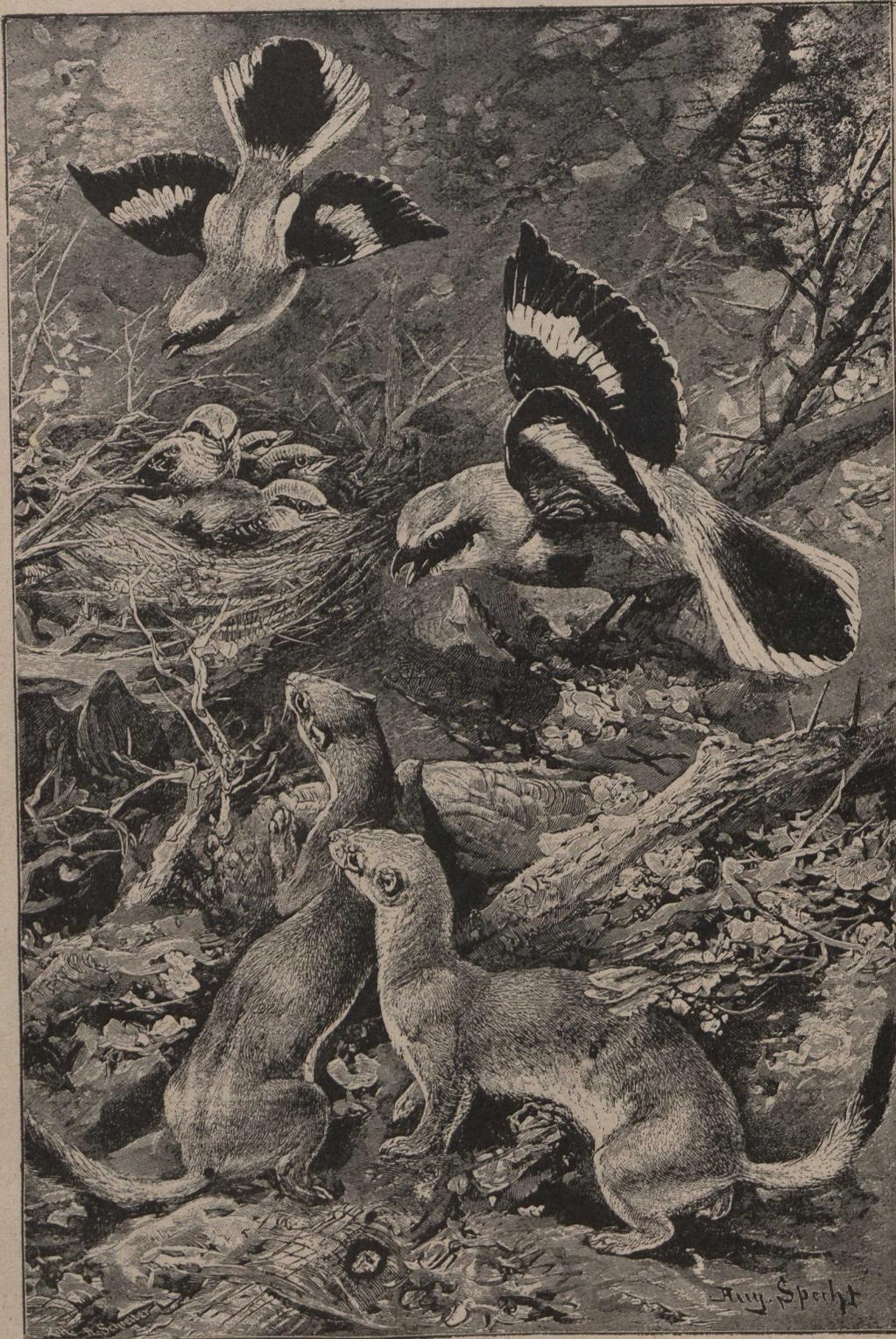
L'odeur de la belette est moins forte que celle du putois ou du furet ; cependant, elle se développe en été et se fait alors sentir de loin. On comprend, du reste, que, parfumée de la sorte, les mauvaises odeurs lui soient indifférentes.

“ Un paysan de ma campagne, raconte Buffon, prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup, qu'on avait suspendu à un arbre par les pieds de derrière ; le loup était presque entièrement pourri, et la mère belette avait apporté

des herbes, des pailles et des feuilles, pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax. ”

Les jeunes se provoquent, se mordent, se chassent, et déploient déjà toute l'agilité qui leur est propre. Au moindre bruit, elles se précipitent vers leur trou, et en deux secondes, toutes ont disparu. Mais non : une tête apparaît de nouveau à l'entrée du terrain, puis une seconde, puis une troisième.

Il existe une foule de préjugés sur la belette. Certains sont convaincus que sa morsure produit des ulcères dangereux ; dans certains pays, quand une belette traverse la route devant des promeneurs, c'est un signe néfaste ; par contre, il en est d'autres où la présence d'une belette est considérée comme portant bonheur.



LA BELETTE. — Pies-grièches défendant leur nid contre l'attaque des belettes

LES GRANDS ECRIVAINS FRANÇAIS

Quelques vieux lecteurs de l' "Album" ne sont peut-être pas sans se rappeler que — voilà une quarantaine d'années — un écrivain français, Eugène de Mirecourt, publiait une série de portraits littéraires, intitulée "Les Contemporains".

Ici, comme en France, ces portraits eurent une grande vogue. Ils paraissaient sous forme de petites brochures, parfaitement imprimées, pittoresquement écrites, dont le nombre de pages variait de cent à cent cinquante.

Les personnages, dessinés à grands traits, étaient pris surtout parmi les orateurs, les écrivains, les poètes, les artistes. Ces esquisses, il faut l'avouer, ne brillaient pas toutes par une parfaite fidélité de lignes et de couleurs. La partialité du peintre était parfois transparente ; elle le fut sensiblement dans l'esquisse biographique de Louis Veillot.

Mais ce qui n'était pas contesté, c'est que le pinceau de Mirecourt avait de la souplesse, de la puissance ; qu'il savait animer ses portraits et les rendre vivants. Aussi, plus d'un sont restés gravés dans la mémoire des lecteurs.

Ces souvenirs nous sont revenus à l'occasion d'une nouvelle série de biographies des plus intéressantes, des plus captivantes, qui se publient actuellement en France, sous le titre "Les grands écrivains français". Bien que sous le rapport du format, de l'impression, de la facture littéraire, elles ressemblent aux "Contemporains", elles ont cependant le mérite particulier d'être dues à divers auteurs de grand renom. Le lecteur y goûte ainsi le charme de la variété du style. C'est une expérience de tous les jours, quelque intéressante, quelque charmante que soit la manière d'écrire d'un écrivain, on s'en lasse à la longue, on s'en dégoûte presque, et l'on éprouve un nouveau plaisir à faire connaissance avec une autre plume excellente.

Nous voyons, parmi les nouveaux portraitistes, les noms de Maxime Du Camp, Gaston Boissier, Haussouville, Edmond Rousse, Emile Fagnat, de l'Académie française ; d'Albert Sorel, Paul Janet, Rémusat, de l'Institut, et de plusieurs autres littérateurs très appréciés.

Les principaux portraits déjà parus sont ceux de Froissart, Rabelais, Montaigne, DesCartes, Fénelon, Madame De Sévigné, Madame De La Fayette, Montesquieu, J.-J. Rousseau, Bernardin De Saint-Pierre, André Chénier, Chateaubriand, De Maistre, Victor Hugo,

Les volumes que nous avons parcourus nous ont semblé faits dans un bon esprit.

Pour compléter l'intérêt de ces diverses biographies, les éditeurs ont eu la bonne idée d'orner chaque volume du portrait de l'écrivain qui en est le sujet. Il fait vraiment plaisir de voir les figures de tous ces auteurs français — anciens et modernes, anciens surtout, — dont nous ne connaissons en général que les ouvrages. La série en question est en vente à la librairie Beauchemin, de Montréal.

Qu'il nous soit permis de conseiller aux lecteurs de l' "Album" — qui aiment les études attachantes, la bonne, la vraie littérature française, cette littérature si appréciée de tous les critiques judicieux, étrangers, comme français, et qui a rendu si populaire dans tout le monde notre belle langue maternelle — de se procurer quelques-uns des volumes dont nous venons de faire l'éloge. Ils réaliseront vite, par eux-mêmes, nous l'espérons, la justesse de notre appréciation.

J.-E. PANNETON, Ptre.

L'âge des grands arbres de Californie

Relativement à l'âge de ces arbres, le professeur Bessey, dans "Science", explique qu'il a compté avec le plus grand soin les couches concentriques de croissance d'un arbre dont la tige consue le plancher de ce qu'on appelle le pavillon de la danse. Le compte fait très exactement a donné 1,147 cercles concentriques de la circonférence au centre ; d'après cela, il est certain que cet arbre, qui avait plus de 24 ou 25 pieds de diamètre et plus de 300 pieds de haut, a acquis ces dimensions en 1,147 ans. M. Bessey ne croit pas qu'il existe aucun arbre approchant de l'âge de 2,000 ans. De Candolle, pourtant, avait attribué 2,000 ans et plus aux cèdres du parc de Montezuma, à Chapultepec, aux environs de Mexico, et dont plusieurs avaient de 12 à 15 mètres de tour en 1842.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

VOUS SOUVIENT-IL ?

(Pour l' "Album Universel")

Vous souvient-il encor de cette nuit d'étoiles,
Quand je vous rencontrais pour la première fois ?
La rive parfumée et les lointaines voiles,
Avaient rempli nos coeurs d'indicibles émois !

Vous souvient-il encor de cette robe blanche,
De cette épingle d'or, de ces tissus soyeux,
De ce chapeau de fleurs où tremblait la pervenche
Près de votre visage aux contours gracieux ?

Vous souvient-il qu'alors vos yeux pleins de tendresse
M'avaient laissé causer d'un rêve de bonheur ?
Ma gaieté dut plus tard se changer en tristesse ;
Un autre avait votre âme et faisait mon malheur.

Avec "lui" de la mer ayant franchi les ondes,
Votre coeur ne vivait que de son souvenir.
Ma douleur et la vôtre ont soupiré, profondes :
Je pleurais le passé, vous pleuriez l'avenir.

Et si je pleurs encor, ce sont de douces larmes,
Car vous m'avez rendu les charmes de l'espoir.
La vie n'a plus pour moi de cruelles alarmes,
Puisque vous m'invitez à souvent vous revoir.

ALPHONSE.

CŒUR DE FEMME

A la voix du Tout-Puissant le monde était sorti
du chaos. Les eaux, ayant abandonné la terre,
s'étaient retirées dans leurs lits profonds. Des animaux incomparables et variés à l'infini peuplaient la terre, les poissons se jouaient dans l'onde, et de joyeux oiseaux faisaient retentir l'air de leurs chants d'allégresse. La terre était parée de fleurs, et le soleil y versait sa plus douce lumière. Les ruisseaux coulaient gaïement sur les cailloux argentés, pendant que les zéphyrus caressaient les fleurs de leur haleine embaumée.

Tout à coup, le silence se fit dans la nature entière. A l'horizon lointain, les étoiles montrèrent leurs petits yeux curieux ; les oiseaux suspendirent un instant leur ramage amoureux ; les ruisseaux bavards s'arrêtèrent étonnés ; sous l'herbe parfumée le grillon interrompit son chant. Le fier lion, lui-même anxieux, s'arrêta. La nature entière était dans l'attente d'un grand événement.

Le Créateur venait de prendre un peu de terre. De son souffle divin il anima ce limon. La création avait un roi, et le superbe lion, le roi des animaux, vint lui lecher les mains, puis s'étendre à ses pieds ; le grillon recommença son joyeux cri-cri ; les oiseaux reprirent leur chant d'amour ; les ruisseaux bondirent plus légers ; le vent souffla plus doux, les roses distillèrent un parfum plus subtil, le soleil brilla dans toute sa splendeur.

L'homme contempla un instant ces merveilles. Il eut pour l'Éternel un mot de gratitude, mais bientôt de son coeur un soupir s'échappa.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, se dit alors le Père de toute bonté, mais la création est complète.

Choisissant donc parmi les beautés de la nature, il façonna une merveille. La côte de l'homme servit de charpente. L'or blond des blés mûrs donna la couleur des cheveux. Dans l'oeil s'alluma un rayon matinal ; un écrin de blanches perles fut placé dans sa bouche, et la rose fournit le carmin de ses lèvres, pendant qu'un rossignol lui cédait sa voix harmonieuse.

Les anges assistaient à la naissance de cette créature idéale, et ils voulurent contribuer à l'embellir. L'un d'eux lui donna la pureté, l'autre lui fit cadeau de son coeur. Mais tout à coup l'on vit descendre des voûtes éthérées un chérubin, si beau qu'on eût dit un reflet de la beauté divine. Il apportait aussi sa part à la création de la femme. Et tout au fond du coeur de la nouvelle créature, il déposa l'amour maternel.

L'homme s'éveilla. Il contempla sa compagne, si belle, si bonne, et dit à Dieu : Merci !

S. C. VINCY.

AU DÉSERT

Le soleil est brûlant et la plaine est aride,
Au ciel bleu d'outremer planent de grands vautours,

Tandis que le désert à la dune torride,
Blanchit les os épars des vaincus d'autres jours.

Et c'est là dans le sable, enterré jusqu'au buste,
Qu'un guerrier africain, devant un vase d'eau,
Doit de par le Coran montrer sa foi robuste,
Et mourir en silence ainsi qu'un frêle oiseau.

Mohammed est le nom de la pauvre victime,
Il est jeune, il est fort, mais son destin fatal
Permet à l'ennemi de perpétrer son crime ;
Par la soif il mourra sous l'astre tropical !

Déjà sa tête penche et l'espoir l'abandonne,
La mort devant ses yeux étale son suaire,
Sous le simoun ardent le malheureux frissonne
Et sonde du regard le hideux ossuaire.

Soudain il croit entendre une douce harmonie
Qui monte au firmament ainsi qu'un chant pieux,
Et là, tout près de lui, dans la plaine endormie,
Mohammed aperçoit Fatma priant les dieux.

Elle est belle et ses yeux reflètent sa pensée,
Son pas est plus léger que le zéphyr du nord,
Et l'amour de son coeur, plus pur que la rosée,
Doit être plus tentant qu'un précieux trésor.

Secouant sa torpeur, le condamné l'appelle ;
La fille du désert s'approche en rougissant ;
Puis très douce elle prend la rugueuse écuelle
Et, bravant la défense, abreuve le mourant.

Mohammed en tremblant sent revenir la vie,
L'espérance et l'amour se partagent son coeur ;
Un instant il voudrait sa liberté ravie,
Mais Allah tout puissant l'a fait pour le malheur !

A pas lents et pleurant la triste destinée,
De celui qu'elle quitte à jamais en ce lieu,
Fatma, le coeur meurtri, s'achemine, obstinée,
Vers l'oasis lointaine, en soupirant adieu.

Mohammed tourmenté souffre d'un mal horrible :
L'espérance perdue a doublé sa douleur.
"Fatma, dit-il : pourquoi ce supplice terrible
Quand ta bonté pouvait me donner le bonheur ?"

L'astre du jour n'est plus. Dans le gourbi très calme,

Fatma revoit en rêve un pauvre condamné,
Torturé par la soif et qui boit une larme
En appelant Fatma d'une voix de damné.

A ce nom qui l'émeut elle reprend sa course,
Elle saura l'aimer et vivre sans remords.
Vite elle ira puiser de l'eau pure à la source,

Mais quand elle arriva Mohammed était mort.

LOUIS ST PIERRE D'ORNANO.

Montreal, avril 1903.

La bouche sourit mal quand le coeur est blessé.

* * *

Envier quelqu'un, c'est s'avouer son inférieur.

* * *

En songeant qu'il faut qu'on oublie, on se souvient.

* * *

La vie n'est ni un jour de fête ni un jour de deuil, c'est un jour de travail.

* * *

Le bonheur, c'est à vingt ans un rayon d'espoir ;
à quarante, un rayon de gloire ; à soixante, un rayon de soleil.

* * *

La nature se raille parfois des inégalités sociales : un chardon pousse dans un parc féodal, un lys fleurit dans un jardin de paysan.

UNE VIE D'AVENTURES

LE CORSAIRE JEAN DOUBLET

Les noms de Jean Bart et de Surcouf emplissent tellement encore toutes les imaginations qu'il n'y a guère place pour des gloires pareilles, mais dont le vocable sonne moins haut, la légende et l'imagerie populaire leur ayant été ingrates; ainsi du corsaire normand dont nous allons fixer ici les principaux traits, tous empreints de belle humeur, et, en dépit de la barbarie de la guerre, d'une grande humanité. Celui-là, en vérité, n'a pas peu enrichi les fastes de la marine française qui eût pu se mesurer avec Ruyter, si Duquesne n'eût pris les devants de par droit d'ancienneté.

En 1663, Jean Doublet, natif de Honfleur, venait à peine d'atteindre l'âge de raison, soit plutôt très exactement sept ans et trois mois, lorsqu'il prit passage à bord d'un trois-mâts commandé par son père, qui allait chercher fortune au Canada. Toutefois, ce ne fut point avec l'agrément paternel que le marmot fit cette première traversée: petit Jean s'était caché dans l'entrepont du bâtiment, et, lorsqu'il fut découvert, trop tard il était pour le renvoyer à terre.

Arrivé à Québec, l'enfant voit s'ouvrir devant lui les portes du collège des Jésuites, à quoi il n'avait pas réfléchi; du moins eut-il le bon esprit de prendre son mal en patience et de ne négliger aucun devoir scolaire. En mai 1667, son père le ramenait en France; mais le navire est pris par les glaces en essayant de franchir le détroit de Belle-Isle, et coule au bout de quelques jours, donnant tout juste le temps à l'équipage d'en sortir avec deux petites voiles de perroquet, deux jambons et un sac de biscuits.

Les naufragés campent de longs jours et de longues nuits sur la glace, mal abrités par une tente. Ils réussissent à tuer quelques phoques, qu'ils doivent manger crus, n'ayant point de feu.

Enfin, leurs signaux de détresse sont aperçus, et une embarcation vient recueillir ceux qui n'étaient pas déjà morts de froid et de misère; action d'autant plus méritoire qu'il faudra partager une maigre pitance avec des ventres affamés.

Débarqué à Nantes, le père de notre jeune héros emprunte quelque argent pour revenir à Honfleur.

Jean Doublet continue dès lors son apprentissage de marin. A l'automne de 1676, nous le rencontrons à Portsmouth, en compagnie du jeune Ruyter, qui ramenait dans sa patrie le corps de son père, tué à la bataille d'Agosta, en combattant contre Duquesne dans les mers de Sicile.

Engel de Ruyter persuade Jean Doublet, malgré son costume, de venir avec lui présenter leurs respects à la reine du jour, la duchesse de Portsmouth, dont il se vante de connaître la mère, la comtesse de Kéroualle; quand bien même, le nom de Ruyter n'est-il pas une introduction suffisante? La duchesse, entourée d'une suite brillante, accueille donc avec grâce les deux visiteurs, mais ne veut pas les laisser repartir chacun pour son pays sans qu'ils aient vu Londres et sa cour,

leur offrant sa chaise et son cocher pour s'y rendre et y faire bonne figure.

Le jeune Ruyter ne s'en souciait guère, craignant d'être disgracié par "Messieurs les Etats généraux", impatient de saluer la dépouille du glorieux vaincu d'Agosta; peut-être, en effet, trouvera-t-on que le fils d'un tel homme, en une telle circonstance, avait un devoir plus impérieux à remplir que d'aller épier les belles manières de la cour de Saint-James; mais il ne sut pas déplaire à la belle duchesse, ni Doublet non plus.

Au retour, dans la traversée du Havre, le navire de Doublet est capturé par des corsaires d'Ostende, qui déposent celui-ci à la côte, sans rien autre chose que quelques misérables hardes pour le couvrir et le protéger contre le froid de l'hiver. Quelques mois plus tard, la guerre était déclarée contre la France, d'abord par la Hollande, ensuite par l'Angleterre; le roi Jacques était en fuite, et le prince d'Orange allait occuper son trône.

Jean Doublet, jusqu'ici simple pilote arme en

"Ne pourriez-vous me donner passage pour la Hollande? lui dit-il enfin.

— Mon camarade, ce serait avec plaisir, mais je ne sais quand je partirai d'ici, ne voulant pas prendre le large sans un convoi, car mon navire vaut plus de quatre cent mille florins.

— Vous avez bien du canon? reprend Doublet.

— Oui, mais je n'ai que peu d'hommes, et ma batterie basse est embarrassée."

La nuit s'approchait; Doublet n'en voulut pas savoir davantage; il se retira à son bord pour aviser aux suites. Et le voilà hélant un bateau pêcheur qui rentrait au port:

"Avez-vous du poisson à vendre?"

— Oui.

— Approchez."

Ce bateau n'était monté que par trois hommes, lesquelles ne se firent pas prier pour entrer dans la cabine, boire de bonne eau-de-vie de France à la santé du prince d'Orange et à l'extermination de tous les "chiens de papistes français", comme on disait en ce temps-là. On grisa si bien ces

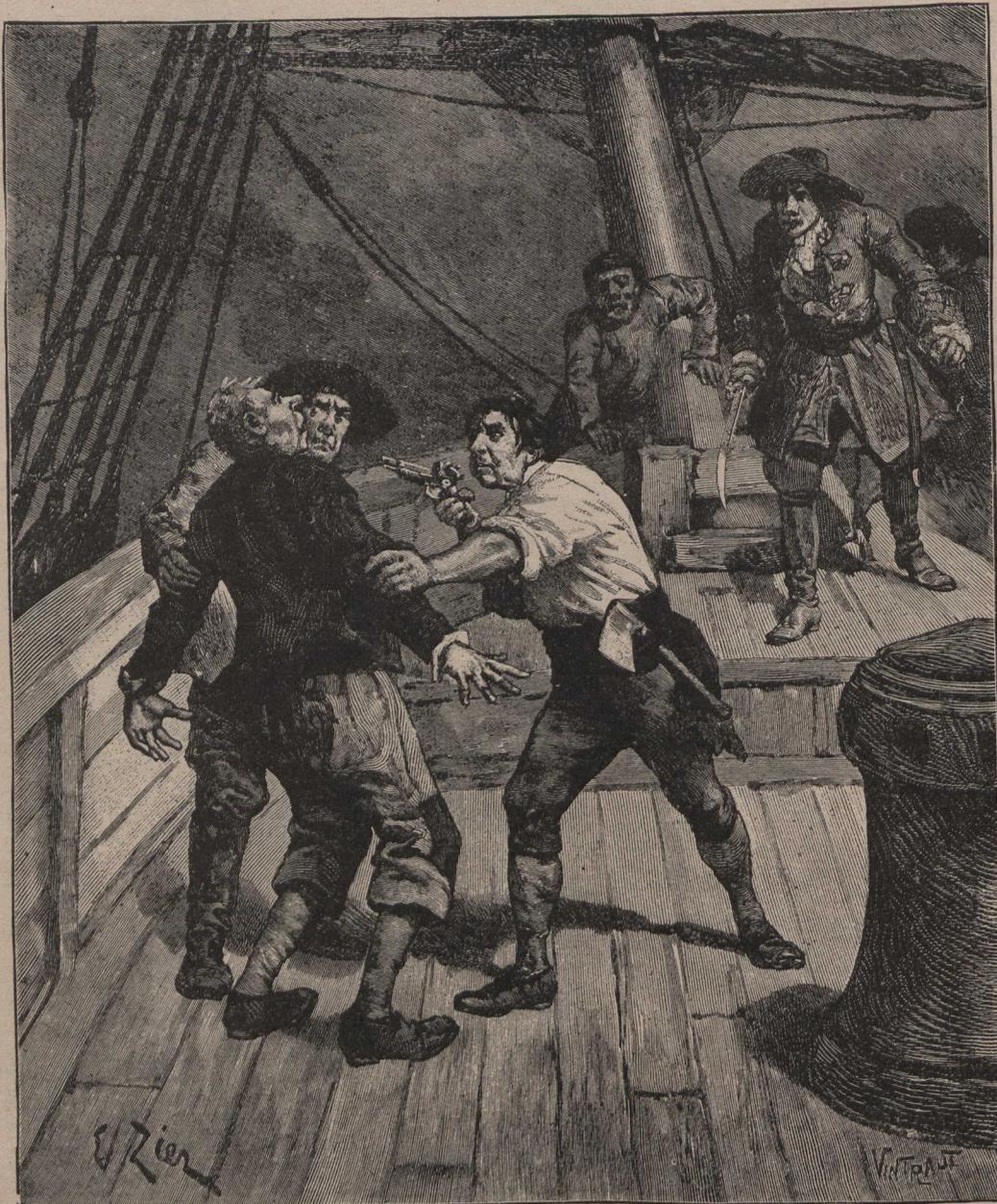
pauvres pêcheurs qu'ils roulèrent sur le plancher, ainsi que des bêtes mortes. Dans cet heureux état, on les laissa veiller sur la "Princesse-de-Conti", tandis que Doublet, ayant pris tout son équipage dans le bateau de pêche, passait devant l'île de Drake, — son second, un Anglais, répondant au qui-vive des sentinelles, — et venait se ranger le long du navire hollandais, qu'il aborda résolument. Il n'y avait sur le pont qu'un seul homme. On s'empara de lui avant qu'il pût donner l'alarme; tous les autres, qui étaient dans l'entrepont, furent pris séparément, le capitaine seul faisant quelque résistance. Dix des Hollandais réduits à l'obéissance aidèrent à mettre à la voile, et l'on rejoignit la "Princesse-de-Conti" juste au point du jour. On réveilla alors les hommes du bateau de pêche, et on leur paya leur poisson; après quoi on remit à la voile en escortant le navire hollandais, pour débarquer quatre jours plus tard dans le port de Duinkerque.

A quelque temps de là, Doublet apprit, non sans chagrin, qu'on avait pendu trois sentinelles ainsi que le patron du bateau de pêche, comme suspects de connivence avec lui. L'affaire fit quelque bruit en France et attira sur l'audacieux corsaire l'attention du marquis de Seignelay, qui

le fit venir, se la fit raconter et lui promit un emploi dans le service du roi.

En attendant mieux, Doublet fut chargé de conduire un messenger secret vers le duc de Gordon, qui tenait le château d'Edimbourg pour le roi Jacques. Muni d'un passeport d'Ostende, il partit avec un équipage de dix Flamands et un jeune Irlandais du nom de Welch, natif de Saint-Malo, en qualité de contremaître. Le messenger, lui, était déguisé en pilote et désigné sous le nom de Dromer.

Le prétexte du voyage était un chargement de pommes de terre, et Doublet avait une lettre de crédit pour acheter du fret de retour en charbon et plomb, qui n'étaient pas alors considérés comme contrebande de guerre. En arrivant à Leith, il fut conduit devant Mackay, commandant pour le prince d'Orange, qui examina son passeport et lui donna l'autorisation d'aller à ses affaires.



Il n'y avait sur le pont qu'un seul homme; on s'empara de lui

Mais l'après-midi du lendemain, Gordon ayant pavosé le château et tiré plusieurs coups de canon, Mackay crut à un signal, et il soupçonna les marchands de pommes de terre, qui furent appréhendés à leur bord et amenés au corps de garde. Les ayant fait comparaître devant lui sans qu'ils se fussent trahis dans leurs réponses, il allait les renvoyer, lorsque survint un incident fâcheux. Doublet venait d'être reconnu par un marchand qu'il avait connu en Espagne; ingénument, celui-ci s'applaudissait du hasard heureux qui le remettait en présence.

— Où l'avez-vous connu ? lui demanda-t-on.

— A Cadix ; nous avons bu souvent ensemble.

— Quoi ! il est Français et il se dit d'Ostende ?

Doublet allait répondre lorsqu'un autre individu lui serra la main fort civilement. Doublet n'en revenait pas.

— Où l'avez-vous connu ? demanda Mackay à ce second témoin.

— Devant le port d'Ostende, d'où il mena mon navire à Dunkerque.

Ca se gâtait ; si bien que, en même temps qu'on retenait Dromer, on envoyait les deux autres avec un pilote du nom de Fischer et dix matelots pour amener le bâtiment suspect dans le bassin, chose que Doublet se proposait bien d'empêcher. Son second, qui était pour les moyens violents, lui glissa une idée dans l'oreille :

— Egorgeons tout l'équipage !

— Tout beau, mon brave ; cela ne se saurait faire sans bruit. Vois plutôt cette frégate anglaise qui nous regarde ; ne dis donc mot.

— La misérable ! murmura Welch en ronçant son frein.

Doublet avait déjà médité son plan. Il envoya Fischer lier conversation dans la cabine à une bouteille d'eau-de-vie, et l'enferma ; puis, remontant sur le pont et coupant ses amarres, il mit à la voile. La frégate anglaise ouvrit le feu sur le bâtiment français ; mais, en l'absence du capitaine, elle n'osa pas le poursuivre, et Doublet, passant par les baguettes du canon du port, prit le large, via Dunkerque, sans s'inquiéter autrement du sort de Dromer. Remis en présence du marquis de Seignelay, il plaida très spirituellement sa cause, en disant :

— Tout ce que Mackay sait de Dromer, c'est qu'il était un simple pilote ; eh bien, nous l'échangerons contre Fisher, et tout sera dit.

On le charge alors d'aller enlever sur la côte anglaise un fonctionnaire dont les divulgations pourraient avoir du prix pour l'amirauté française, et Doublet enlève un directeur des douanes aussi peu discret que bien renseigné ; simple jeu d'enfant pour Doublet, à qui il tarde de se faire valoir sous l'aspect d'un vrai corsaire de combat ; aussi, le retrouvons-nous à Saint-Malo, armant une frégate, puis, dans les eaux de Brest, donnant la chasse au "Scarbourg", qui est obligé d'amener son pavillon. Duguay-Trouin, aussi, chassait là.

Jeté à la côte en poursuivant les Anglais, nous retrouvons Doublet aux prises avec les corsaires barbaresques, lesquels, quoi qu'on ait dit, ne bornaient pas leurs croisières à la Méditerranée, puisque c'est dans l'Atlantique, vers les Canaries, il est vrai, que notre corsaire fait leur connaissance, lui, embarqué sur une "méchante tartane" avec quelques hommes d'équipage. Il vient à bout des Maures enturbanés ; encore lui faut-il atterrir devant Ténériffe. Un de ses hommes a été blessé, assez grièvement, du reste ; il le confie à un chirurgien français établi là ; il lui en coûte 125 piastres, dépense dont il fut largement dédommagé par la vente d'un Maure prisonnier à un riche habitant qui avait son frère esclave au Maroc et espérait faire échange.

Doublet se lie d'amitié avec le consul de France à Ténériffe, que la mort guette déjà, et qui, à ses derniers moments, ait promettre à Doublet d'épouser sa fille, à laquelle il laissait sa fortune ; mais la veuve ne l'entend pas de cette oreille-là, n'étant point d'âge à ne pas se remarier et le corsaire ayant touché son cœur ; or, Doublet, qui n'avait encore que vingt-huit ans, jugea prudent de battre en retraite devant cette perspective conjugale.

Que devient-il alors ? Mon Dieu ! c'est bien simple : Doublet, qui est passé en Guinée, s'est engagé dans le commerce des esclaves ; car qui n'était pas un peu négrier en ce temps-là ? Disons toutefois que ce honteux commerce le dégoûta bien vite, après avoir vu son vaisseau sauter en l'air, un jour de fête religieuse, avec tout son chargement, lui se sauvant par miracle, mais té-

moins attendri du supplice des pauvres esclaves, dont les requins se disputaient les restes.

Il échoue ensuite à l'île de Grenade, en si fâcheux état qu'il semble tout près de rendre l'âme. Au bout de deux mois, se sentant mieux, il met le cap sur une autre Antille, où, à peine débarqué, il a une rechute et reçoit l'extrême-onction. Sa fosse déjà creusée, il revient à la vie et peut rentrer en France, en passant par la Havane, grâce à un capitaine marchand qu'il a aidé de ses conseils dans une affaire de contrebande.

Quoique ayant reçu en 1692 le brevet de lieutenant de frégate, Doublet préférera désormais courir les mers, à ses risques et périls, en trafiquant. Un voyage dans le Pacifique, exécuté dans le cours des années 1708 à 1711, lui rapporta gros. Son "Journal", publié il y a quelque temps par M. Charles Bréard, relate aussi maints faits d'armes, mais que le manque de place m'interdit de raconter ici.

Ajoutons toutefois que, en dépit de sa carrière aventureuse, Jean Doublet avait eu le loisir de prendre femme ; si bien que la fin de ses jours s'écoula au milieu des douceurs de la famille. Il mourut dans la soixante-treizième année de son âge, le 20 décembre 1728, et fut inhumé dans l'église de Barneville-la-Bertran ; mais c'est surtout à Honfleur que l'on se souvient du vieux corsaire, qui, né dans une autre condition sociale, eût illustré son nom au titre d'amiral.

ANECDOTES

Il faut se défier de juger les coutumes des nations étrangères sous l'angle spécial de nos propres usages. L'historiette suivante en fait foi :

Une dame, voyageant en Chine, fut surprise de voir un jour sa cuisinière chinoise préparer des mets de toutes sortes.

— Pour qui ce somptueux repas ? demanda-t-elle.

— Pour mes morts, répondit la Céleste, je vais le porter tout à l'heure sur leur tombeau.

La dame connaissait le culte des Chinois pour les morts, mais cette façon de les honorer lui parut plus que singulière, et elle ne put résister à l'envie de s'en égayer.

— Croyez-vous donc, demanda-t-elle à la servante, que vos morts vont sortir de leur tombeau pour manger votre repas ?

— Pourquoi pas ! répondit celle-ci d'une voix calme. Les vôtres sortent bien de leur tombeau pour sentir et admirer les fleurs que vous mettez dessus.

L'Européenne ne répliqua pas et se garda, dans l'avenir, de rire trop vite des coutumes nouvelles qu'elle découvrit.

* * *

L'an dernier, un de nos confrères parisiens voyageait au début des vacances dans le même compartiment que M. Legouvé, lequel se rendait à sa maison de campagne de Seine-Port.

L'académicien-doyen causait avec un autre voyageur.

A quand les nouvelles élections à l'Académie ? demanda ce dernier.

— Oh ! pas avant décembre ou janvier.

Une jeune fille qui se trouvait en face d'eux eut un soubresaut.

— Comment, monsieur, dit-elle, il va y avoir de nouvelles admissions, et je ne le sais pas ?

— Vous vous y intéressez donc ? fit l'aimable académicien.

— Sans doute, j'en suis, moi, de l'Académie, je suis Mlle X..., du premier quadrille.

— Ah ! de l'Académie de la place de l'Opéra, mais moi j'appartiens à celle du pont des Arts.

La jeune fille fit une jolie petite moue. Alors M. Legouvé :

— Que voulez-vous, mademoiselle, à mon âge, on danse comme l'on peut et où l'on peut !



JETES EN PATURE AUX LOUPS. — Près de Kuresareska (Russie), un homme, sa femme et leur enfant entraient au village après une longue course en traîneau, lorsque des loups les entourèrent. L'homme proposa à sa femme de leur jeter l'enfant, pour les retenir un instant. La femme refusa, ce que voyant, le misérable lança hors du traîneau la mère et l'enfant. Mais tous deux tombèrent dans un trou rempli de neige, que les loups évitèrent, s'acharnant à la poursuite du traîneau. Ils le cernèrent enfin et dévorèrent l'homme et le cheval, tandis que la femme et l'enfant, sortis à grand-peine du fossé, réussissaient à gagner le village.



Sur un destrier blanc, sous un lacis de branches
Où le bouton d'argent s'ouvre tout embaumé,
En ses cheveux tressés, dans ses parures blanches,
Calme et belle — au Printemps — vient la Reine de Mai.

REINE DE MAI

Rameaux fleuris en mains, la Foi, la Poesie
Conduisent son coursier — et le peuple charmé
L'accompagne, l'accleame et chante, et s'extasie
Sous les bois verts par où vient la Reine de Mai.

En la jeune saison où la terre fleurie
Ressuscite au soleil sous l'azur bien-aimé,
Et dans le mois si frais de la Vierge Marie,
Deux fois reine, du Ciel vient la Reine de Mai.

CAUSERIE SUR LA MODE

Voilà que mai, avec la verdure et les fleurs, le chaud soleil et les chants d'oiseaux, nous apporte aussi la théorie brillante des parures estivales. Ce sont les mousselines légères et fines comme si on les avait tissées avec des fils de la Vierge; les voiles transparents et soyeux, les fleurs, les dentelles, les fraîches broderies ajourées, etc.

Ce n'est pas encore beaucoup sur la rue que se font admirer ces jolis affiquets, la température n'avancant pas aussi vite que la mode, mais il faut voir l'étalage de nos grands magasins pour se faire une idée de ce qui va bientôt charmer le regard du flâneur en quête de claires et fraîches visions.

Gare, les coeurs masculins, les sourires vont être assassins sous ces grands chapeaux de tulle ou de dentelle, ornés de fleurs, qui voleront à peine le front d'une ombre aussi douce que discrète.

Et, que dire des charmants accessoires qui vont venir, à profusion, embellir la toilette féminine: cols mignons, cravates, étoles de dentelle ou de chiffons, ceintures ornées de la manière la plus fantaisiste, bijoux, châtelaines, que sais-je?

Hier, dans une tournée que je fis à votre intention, lectrices, en quête d'élégances nouvelles, j'entrai, naturellement, à la maison Letendre, rue Sainte-Catherine. Je n'eus pas à le regretter, comme bien l'on pense. Le département des accessoires et des garnitures présente un coup d'oeil absolument féérique. J'ai pu admirer, là, plus de cent modèles de petits collets, tous différents les uns des autres. En voici deux, croqués au hasard. L'un, en chiffon blanc tout recouvert de mignons appliqués de guipure viennoise, devant, formant cravate, un pan de chiffon blanc plissé accordéon, et un pan de ruban "pompador" terminé par un choux. A l'encolure, le chiffon et le ruban forment deux noeuds délicats retenus par de menues bouclettes d'acier. C'est gentil au possible. Un autre, non moins joli, était en mousseline de soie crème agrémentée de minuscules ruches de ruban noir. Ce col, taillé en forme dans la mousseline de soie, se terminait devant par un

jabot tout à fait élégant. Disons en passant que le crème et noir, le blanc et noir, seront cet été extrêmement en faveur. Ce n'est pas malheureux, rien n'est si joli. Encore chez Letendre, j'ai admiré un genre de ceinture très nouveau et original. C'est une chaîne d'anneaux circulaires en métal, dans laquelle est passé un ruban ou un braid, et qui s'agrafe par un grand médaillon devant, en laissant libre un de ses bouts, qui est terminé par un cabochon de fantaisie. La cein-

A ce propos, j'informe mes lectrices que la guipure, les broderies sur point en soutache, et toutes les dentelles, qu'on avait l'habitude de réserver pour orner les draps, ou les étoffes lourdes, seront, cette saison, mariées très joliment aux plus fines mousselines, aux voiles et mêmes aux linons.

Je ne sais s'il entre dans les attributions d'une chroniqueuse de mode de parler des parfums; dans tous les cas, je ne puis m'empêcher de dire



FIG. 1.
CHAPEAU en paille mordorée bord blé. Guirlande de roses jaunes couronnant le côté retourné.

FIG. 2.
CANOTIER en paille anglaise noire. Fond béré noir et blanc. Lien de velours vert, contour de fond tenant deux couteaux souples noirs. Chou velours vert sur les cheveux.

FIG. 3.
TOQUET en tulle blanc rayé de cordons de perles blanches. Cocarde de tulle blanc sur le côté. Bord plissé régulièrement. Fond de perles. Cocarde de tulle et aigrette sur le côté.

FIG. 4.
CANOTIER en paille bleue Draperie écossaise. Couteau bleu et rouge. Petit ruban de velours rouge noué de distance en distance, autour du bord. Deux noeuds de velours étroit rouge derrière de chaque côté du chignon.

ture se trouve être assez large, les anneaux ayant à peu près un pouce de diamètre. Pour simple mention, parce que l'espace dont je dispose ne me permet pas de décrire toutes ces beautés, je dirai qu'en fait de tours de cou, étoles, fichus, ainsi que dans les ornements, appliqués et dentelles pour garnitures d'été, j'ai vu, toujours chez Letendre, des choses superbes.

un mot de la superbe "attraction" qui fait courir toute la ville chez Dupuis Frères, depuis une semaine. On sait que le département des parfums, chez Dupuis, passe pour un des plus beaux et des mieux assortis qui soient. Or, cette maison canadienne-française, toujours en avance et ayant pris pour devise, sans doute, le "toujours mieux" de je ne me souviens plus quel grand personnage,

vient d'avoir une bien jolie idée. Celle d'obtenir de la plus grande maison de parfumerie parisienne, où elle fait, naturellement, de très considérables achats, une parfumeuse automatique ou électrique, je ne sais trop de quel nom je pourrais baptiser l'invention. Toujours est-il que c'est une merveille, une vraie, sans exagération ni excuse. Figurez-vous une belle dame... en cire, avec de beaux cheveux blonds bouclés, un sourire enchanteur, vêtue d'une robe comme on rêve celle de Cendrillon, tenant d'une main un frais bouquet de fleurs qu'elle porte ce temps en temps à ses narines roses, d'un mouvement plus gracieux que ceux des sylphides ; que, de l'autre main, notre belle dame tient un tout mignon vaporisateur d'argent, duquel s'échappe en pluie imperceptible, pour s'en aller dans toutes les directions, la rosée la plus parfumée qui soit. Un vrai rêve ! Vous passez seulement devant la déesse, à quelques pas, vous vous arrêtez pour admirer sa grâce ou sa parure, et vous continuez votre marche, tout embaumé de l'odeur du joli bouquet qu'elle respire. Inutile de dire si cette merveille, la seule du genre de ce côté-ci de l'Atlantique, si l'on en excepte une semblable ornant l'un des salons du Grand Opéra, à New-York, inutile de dire si cette merveille fait fureur, et si l'initiateur et le bon goût des Messieurs Dupuis sont loués. Ajoutons que ce n'est point à tort, car leur maison est sans contredit l'une des plus progressistes et des plus intéressantes à visiter, non seulement de Montréal, mais même des grandes villes américaines.

Applaudissons au succès des nôtres.

* * *

Je prie "Une lectrice" qui m'écrivait à propos de la toilette de première communion de sa fillette, de vouloir bien lire plus bas, l'article intitulé : "Toilettes de Communiantes". Elle y trouvera tous les renseignements dont elle a besoin.

LAURENTIENNE.

* * *

LES TOILETTES DE COMMUNIANTES

C'est toujours la sainte mousseline que l'on emploie pour confectionner les robes de communiantes ; elle sera plus ou moins fine, il est vrai, selon que la maman voudra plus ou moins de recherche, mais jamais, croyez-moi, chères lectrices, vous ne devriez vous laisser tenter par l'élégance de la mousseline de soie ou du crêpe de Chine, pas plus que vous n'adopterez le fond de jupe de taffetas, dont le frou-frou serait déplacé en la circonstance.

On nous demande conseil sur la forme à donner aux jupes.

La classique jupe droite, avec tablier simplement biaisé, et montée à fronces, est celle que l'on choisit habituellement ; pour lui donner une petite note nouvelle, on pourra faire en dessous de la taille cinq ou six rangs de fronces, qui éveillent l'idée d'un empècement ; dans ce cas, le même travail se retrouvera à la partie supérieure du corsage, formant ainsi un empècement rond ; en continuant sur le haut des manches on aura une sorte de mancheron ; un poignet froncé terminera gentiment cette toilette, charmante dans sa simplicité.

Les plis de tous genres s'emploient de très heureuse façon, mais c'est en longueur et aussi en biais que sur les corsages nous les trouvons le mieux disposés.

En se rapprochant de la mode, sans cependant suivre ses excentricités, nous avons les jupes montées à plis lingerie ; on les voit contournant toute la ceinture ou seulement réunis par groupes. Au-dessus du grand ourlet, toujours des plis, petits ou larges.

Les manches sont de forme blouse, serrées dans un étroit poignet ou une haute mitaine ajustée, ceci est une question de goût.

Bien que nous voulions prêcher la simplicité, nous ne bannirons cependant pas les garnitures ; on peut très bien orner la toilette d'étroits entre-deux de valenciennes, de petits trous-trous brodés, ou encore faire de jolis jours à l'aiguille ; tout cela gagne à être alterné avec des petits plis.

Nous avons abandonné les épaisses soies se "tenant debout", aussi les ceintures se sont-elles assouplies ; on emploie maintenant le satin Liberty, la louisine, le taffetas désapprêté et, plus élégamment, la mousseline de soie, ce qui est tout à fait nouveau.

L'aumônière est le plus souvent assortie à la ceinture ; ce n'est point l'ancien petit sac, mais un véritable réticule coquet, qui constitue parfois un cadeau, car on l'enjoie à plaisir.

LA PART DU CORDON BLEU

LES TARTES

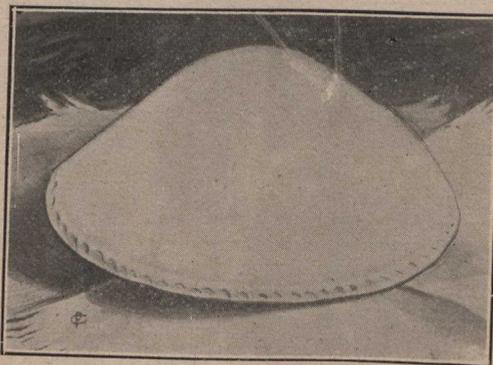
(Suite)



En découpant le rebord de la pâte, toujours tenir le couteau tel qu'il est indiqué ci-haut.



Il faut toujours que les fruits qui doivent remplir la tarte soient cuits à l'avance, et on les doit autant que possible disposer en petite pyramide au milieu.



Aspect d'une tarte aux fruits ayant été préparée et cuite dans les conditions voulues.

CHOSSES PRATIQUES

LA FALSIFICATION DU LAIT. — COMMENT LA RECONNAITRE ?

La question du lait est à l'ordre du jour. Il est bien rare que, dans les grandes villes, le lait soit vendu sans avoir été plus ou moins manipulé ; de tous les liquides que l'on consomme, c'est le lait qui a le plus de chances d'arriver, dans les ménages, altéré d'une façon quelconque.

Les moyens ordinaires employés pour falsifier le lait consistent à le couper d'eau dans une proportion très variable, ou bien à en retirer plus ou moins la crème, qui en est la meilleure partie. Fréquemment ces deux transformations sont pratiquées en même temps.

Enlever la crème et mettre de l'eau n'ajoutent certes pas à la qualité du lait ; il est ainsi moins bon, mais non nuisible ; tandis que souvent, pour cacher la fraude, on l'additionne de divers produits destinés à rendre au lait sa densité et son opacité. Certaines de ces substances sont nuisibles à la santé ; d'autres sont inoffensives. Ainsi on peut trouver des jaunes d'oeufs, de la farine d'amidon, de la dextrine, de la matière colorante jaune, et aussi du sucre.

Comment peut-on découvrir ce qui a servi à falsifier le lait ?

Le lait qui a été simplement écrémé ou coupé d'eau est moins opaque et a une légère teinte bleuâtre ; il a un goût aqueux et est moins sucré que le lait pur.

A l'aide de la chaleur ou par l'emploi de certains réactifs appropriés, on arrive à trouver la matière de falsification.

Du lait auquel on a ajouté du jaune d'oeuf devient mousseux à l'excès quand on l'agite, et lorsqu'on le fait chauffer, l'albumen, en se coagulant, le rend floconneux.

Le lait contient-il de l'amidon, de la farine ou quelque substance analogue ? il s'épaissit à la cuisson et se colle aux parois de la casserole dans laquelle on le fait bouillir.

Quand il renferme de la dextrine, une solution d'iode lui donne une teinte rougeâtre.

Enfin, du lait qui se coagulerait en moins de deux minutes est du lait de mauvaise qualité, et ne doit en aucune façon être employé dans l'alimentation.

Il existe nombre d'instruments pour découvrir la qualité du lait, mais ils ne sont pas d'un emploi facile pour les personnes non expérimentées en la matière.

QUELQUES PETITS PLATS

OMELETTE A LA CREME. — Faites macérer dans une tasse de crème douce, une tasse de pain émietté, salez, poivrez et mettez une cuillerée de persil haché. Ajoutez cinq oeufs bien battus et faites frire le tout dans le beurre, comme une omelette ordinaire.

PUFFS A L'ALLEMANDE. — Mélangez ensemble trois tasses de lait, la même quantité de farine, trois oeufs battus bien légers, blancs et jaunes séparément, et mettez sur le feu jusqu'à couleur brune. Servez chaud avec une sauce sucrée.

CREME ESPAGNOLE. — Faites tremper une demi-once de gélatine dans une tasse de lait, mettez sur le feu une autre tasse de lait, lorsque ce dernier est chaud, versez-y, en agitant, une demi-tasse de sucre, votre gélatine trempée, et les jaunes battus de deux oeufs. Quand le mélange commencera à épaissir, retirez du feu et couvrez de deux blancs d'oeufs battus en neige solide avec une cuillerée à thé de vanille. Moulez et servez froid avec de la crème et du sucre.

PAINS DE GINGEMBRE DE GRAND'MERE. — Battz ensemble, une livre et demie de cassonade brune et une livre de beurre. Ajoutez trois chopines de mélasse, une once de clous de girofle, une muscade râpée, une once d'épices mélangées, une grande cuillerée de fort gingembre et un peu de cannelle. Pétrissez avec trois livres de farine. Quand la pâte est devenue assez consistante, roulez-la très mince, coupez avec un moule à biscuit et faites cuire sur un feu vif. Ces gâteaux sont excellents et on la propriété de se conserver frais pendant plusieurs jours.

GATEAUX A L'ANIS. — Prendre une livre de farine de blé, une demi-livre de sucre, deux jaunes d'oeufs, un demi-quart de beurre, deux pinces de graines d'anis. Mélanger le tout avec un quart de pinte de liqueur, anisette ou raspail. Etendre la pâte sur une planche, de façon à lui faire avoir une ligne d'épaisseur. Avec une roulette, couper des morceaux de formes variées. Batre un blanc d'oeuf et en enduire les gâteaux et les saupoudrer de sucre. Mettre les gâteaux sur un plateau et les faire cuire à un feu doux. Les retirer lorsqu'ils sont légèrement dorés.

CREME ESPAGNOLE. — Faites chauffer une chopine de lait et une demi-boîte de gélatine ensemble, jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute. Ajoutez ensuite les jaunes de trois oeufs bien battus avec cinq cuillerées à soupe de sucre granulé. Enlevez du feu aussitôt qu'elle commence à épaissir et ajoutez les blancs de trois oeufs battus en écume. Battez le tout ensemble complètement, ajoutez de l'essence de vanille et mettez refroidir sur la glace. Servez avec de la crème et du sucre.

LES DRAMES DE LA MER

Tout ce qui prend pour théâtre l'immensité des mers emprunte à ce cadre grandiose un caractère incomparable. Quelle lutte plus tragique que celle de l'homme contre l'Océan déchaîné ? Quel spectacle d'une plus magnifique horreur que celui d'un incendie sur les flots ? Dans un livre d'un poignant intérêt, que va publier la librairie Hachette, de Paris, et dont nous reproduisons quelques-unes des pages les plus saisissantes, M. Henri de Noussanne vient de se faire l'historien des "Naufrages célèbres". Il nous y rappelle que, si la science peut diminuer le nombre des dangers en mer, elle ne peut les supprimer tous. Aussi, la mer donne-t-elle une sublime leçon d'énergie en familiarisant l'homme avec l'idée d'un péril contre lequel il n'aura de recours qu'en lui-même, dans sa bravoure calme et sa force d'âme.

Dès l'instant où l'on arrive à bord de l'un de ces paquebots qui relient l'ancien monde au nouveau monde, la vieille Europe aux autres continents, on éprouve une impression de bien-être et de sécurité. Leurs imposantes dimensions, leur structure robuste, l'habileté et l'expérience du capitaine, la discipline de l'équipage, l'ordre, la propreté, le confort, le luxe même qui règnent dans les moindres détails, tout, à bord d'un paquebot, contribue à écarter les craintes, à raffermir les courages, à donner enfin cette impression salutaire que le génie de l'homme a triomphé définitivement des éléments les plus rebelles, qu'il a maîtrisé leurs forces et déjoué leurs perfidies.

Ce sentiment devient de plus en plus fort dans notre esprit à mesure que les transatlantiques s'agrandissent et se perfectionnent. Et il n'est que juste de constater que les progrès incessants dus aux constructeurs et aux savants réduisent désormais à des proportions chaque jour plus faibles les risques de mer. Ne sait-on pas qu'aujourd'hui la proportion des risques de perte en mer est très minime : à peine 1 sur 119 ? Les statistiques maritimes comptent, en effet, en chiffres ronds, 142,000 navires et bateaux de pêche de quelque importance sur les mers du globe ; le total des sinistres est de 1,200 par an, en moyenne. On voit donc qu'il ne manque pas de circonstance dans la vie pendant lesquelles nous sommes exposés à plus d'accidents qu'au cours d'un voyage sur les océans.

Le plus souvent, les traversées sont heureuses et ne représentent pour le voyageur qu'une période de loisir agréable. Le navire quitte lentement le port, dominant de sa masse imposante les jetées, où des parents, des amis, échantent avec les voyageurs d'affectueux au revoir. Voici le paquebot au large. Le temps est calme et doux, l'espoir et la joie mettent en fête le transatlantique. Chacun se prépare à passer le plus agréablement possible les longues journées de route : les hommes causent et fument ou jouent dans les salons ; les femmes, assises sur des pliants ou des fauteuils d'osier, conversent entre elles ou travaillent à quelque ouvrage de dentelle ou de broderie ; les enfants, grisés d'air, courent sur le pont en jetant au ciel et aux vents leurs cris d'étonnement, d'admiration, et leurs rires.

Mais, si faibles que soient les chances défavorables, elles ne sont pas complètement éliminées. Il en subsiste, il en subsistera toujours quelques-unes. Joie, espoir, beau temps, peuvent n'être

qu'éphémères. Si, par suite d'une erreur de direction, ou emporté dans une tempête, le navire allait donner contre quelque récif... L'échouement est, en effet, la cause la plus fréquente de sinistres. Ainsi périrent dans tous les temps des milliers et des milliers de navires. Depuis la formidable flotte de Xerxès, perdant 400 voiles sur les côtes de l'Hellespont 500 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à la "Russie", jetée dans les vases de l'embouchure du Rhône en 1900, que de bâtiments enlisés dans des sables, éventrés sur des rocs ou brisés contre des falaises !

LA CAUSE DE SINISTRES LA PLUS FREQUENTE. — UNE FREGATE BRISÉE D'UN SEUL COUP

La frégate la "Sémillante", commandée par le capitaine Jugan, avait quitté Toulon le 14 février 1855. Outre ses 300 hommes d'équipage, elle avait à bord 393 hommes de troupes, à destination de la Crimée, où l'armée de France se battait contre ses alliés d'aujourd'hui, avec l'aide de ses alliés d'alors.

Dès le lendemain de son départ, la "Sémillante" se perça corps et bien sur les rochers de l'île Lavezzi, dans les bouches de Bonifacio.

Que s'était-il passé ?

Des 700 hommes que portait cette frégate, pas un n'échappa : le désastre serait donc entouré d'un éternel mystère, si l'on ne pouvait en reconstituer assez exactement les émouvantes péripéties à l'aide des résultats de l'enquête ordonnée après le drame. On a, en outre, les récits des rares pêcheurs qui, des hauteurs de Bonifacio, en raison de la violence extraordinaire de la tempête, assistèrent, impuissants et terrifiés, aux phases du drame.

Avant l'aube du 15, le bâtiment, surpris par une rafale soudaine soufflant de l'ouest-sud-ouest avec une violence inattendue, fut rejeté à plusieurs milles à l'est de sa route ; le commandant, se voyant trop rapproché de la Sardaigne et craignant évidemment de se laisser précipiter sur la terre, prit le parti de donner, de lui-même, dans les bouches de Bonifacio.

Cette manoeuvre était précisément celle qu'il fallait accomplir, et, dans toute autre circonstance, elle eût été couronnée de succès. Mais l'état des bouches était, à ce moment, indescriptible. Le vent, déchaîné, s'engouffrait avec une véritable frénésie dans le détroit, rasant les toits de Bonifacio dont il faisait voler les tuiles, se heurtant aux aspérités des deux falaises, se déchirant aux pointes des flots, hurlant et rugissant. Le détroit n'était plus qu'un immense brisant où luttait avec fureur les éléments confondus.

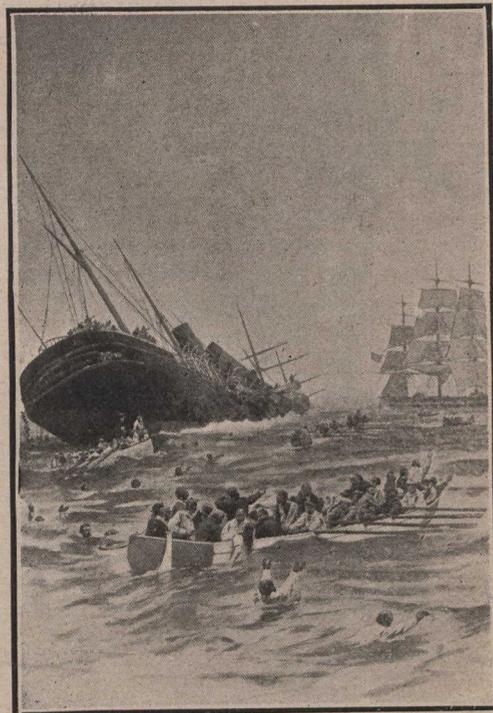
Le capitaine Jugan vit toute l'étendue et toute l'imminence du péril. Impossible de regagner le large houleux qu'il eût mieux valu garder à tout prix. La frégate, proie des vents et des flots, était entraînée avec rapidité dans le gouffre fatal.

On peut s'imaginer aisément quelles scènes d'angoisse et d'horrible épouvante durent se produire alors sur le vaisseau que les vagues et le vent se renvoyaient et qui roulait, tournait, tel qu'un fétu de paille, dans le tourbillon de la tempête !

Si le hasard, — car le timonier, on le devine, n'a plus qu'une barre brisée, inutile, entre ses doigts, — si le hasard veut que la "Sémillante" soit chassée en prenant par le canal qui sépare les îles du Budelli et de la Maddalena, large et profond de 150 pieds, la "Sémillante" est sauvée...

Mais la "Sémillante" est condamnée. La mer démontée veut l'anéantir d'un coup, d'un seul coup. Une lame démesurée, avec une puissance irrésistible, soulève toute entière la frégate, d'où jaillit un unanime cri d'horreur, et la rejette avec une inconcevable furie sur les récifs de l'île Lavezzi, où, comme un hochet d'enfant, elle se brise en mille pièces.

Le lendemain, dès l'accalmie, les barques des marins corses et des pêcheurs sardes se détachèrent des anses et des criques voisines et vinrent explorer le détroit. Les pêcheurs ne tardèrent pas à découvrir autour de la pointe sud-ouest de l'île Lavezzi un informe entassement d'objets brisés,



Le Transatlantique la "Bourgogne" coule en voulant gagner l'Île de Sable, après son abordage avec le vollier "Cromartyshire" (4 juillet 1898)

inextricablement emmêlés de cordages, flèches de mâts hachés, fusils tordus, bérêts de matelots, équipements disparates, cadres de hublots aux ferrures écrasées, aux gardes éclatées, un lambeau de soutane... et le livre-journal de la "Sémillante", que le vent feuilletait !

LES IRONIES DE LA NATURE. — UN SINISTRE PAR TEMPS CALME

Qu'un navire succombe à l'effort combiné de toutes les forces de la nature, dans la violence des flots soulevés et des vents qui font rage, cela est lugubre, douloureux et atroce ; du moins, de telles catastrophes semblent-elles les applications rigoureuses de l'implacable loi de la nécessité. Mais périr au milieu du calme des éléments ! Quelle ironie vient alors ajouter son amertume à la cruauté du désastre !

On a un saisissant exemple de cette tragique antithèse dans la perte du "Drummond Castle" sur les Pierres Vertes. Ce navire se perdit près d'Ouessant, par un temps calme, pendant une fête à bord.

Le "Drummond Castle", vapeur anglais de 3,600 tonneaux, était parti de Capetown le 29 mai 1896, avec 105 hommes d'équipage et 146 passagers, femmes et enfants pour la plupart. Le 16 juin, il approchait des côtes de l'Finistère et poursuivait sa route vers Londres, à toute vitesse, malgré la brume d'été qui s'étendait sur les flots. La mer était aussi calme qu'elle peut l'être dans ces parages ; mais, au cours de l'après-midi, le brouillard redoubla d'intensité. Le capitaine ordonna sur-le-champ de ralentir la marche et n'avança plus qu'avec les précautions les plus minutieuses ; il fit même pratiquer des sondages.

Et peu à peu, la nuit tomba sur la mer.

La température était d'une douceur exquise. Les fanaux éclairaient le pont. A leur lueur indécise, les femmes et les jeunes filles, en toilettes claires, causaient et riaient ; quelques-unes chantaient. Puis, un piano, un violon, attaquèrent les premières mesures d'une valse, et les couples bavards et gais ne tardèrent pas à tourner sur le pont, à travers les fumées de la brume et sous les lumières du bord. Cette fête familiale dura jusqu'à dix heures et quart.

A ce moment, le capitaine distingua un feu, au loin, dans le brouillard. Il le prit pour le phare d'Ouessant et conclut qu'il était dans la bonne route. Il mit donc le cap sur ce feu, puisqu'en effet le feu d'Ouessant-Creach était celui qu'il devait reconnaître avant de s'engager dans la Manche.

Toutefois, le capitaine du "Drummond Castle" eut une hésitation : comment pouvait-il être déjà à la hauteur de ce point ? D'après la vitesse du paquebot, il ne comptait doubler Ouessant que quatre heures plus tard. L'excitation de la fête improvisée à bord avait-elle altéré, ce soir-là, ses facultés d'attention ? Toujours est-il que le commandant ne s'arrêta pas à ce scrupule : il se crut



La "Sémillante", soulevée par une lame d'une puissance irrésistible, s'écrasant contre les récifs de l'île Lavezzi.

arrivé à l'entrée de la Manche, et mit le cap sur l'Angleterre.

Or, ce feu n'était pas celui d'Ouessant, c'était celui de l'île Molène, et le navire n'était encore qu'au sud-ouest de cette île. C'était une erreur énorme de 12 milles dans la direction, une erreur qui devait être fatale au "Drummond Castle" !

Il était environ onze heures. Un bruit rauque, prolongé, terrible, monte de la cale ! Le capitaine et les matelots, les premiers, frémissent. Ils ont compris : on a touché ! Le navire s'est élevé sur la mer, d'un saut brusque, puis s'est arrêté et tombe, s'enfonçant, disparaît. L'avant baisse au milieu d'un remous qui s'élargit. Hagards, les passagers, accourus sur le pont, aperçoivent à leur tour l'affreuse réalité ; ils tourbillonnent dans un véritable affolement. Le capitaine Pearce, sur la passerelle, le lieutenant Wood, à l'avant, essayant de les rassurer. Ils comptent sur la solidité des cloisons étanches. Mais le "Drummond Castle" coule, sans arrêt, irrésistiblement aspiré par le gouffre. Les passagers, pressés de tous côtés par les flots, épouvantés par la soudaine révélation du danger, crient, pleurent, luttent, s'empressent.

Le capitaine, qui maintenant juge tout perdu, ordonne de mettre les embarcations à la mer. Les matelots se précipitent, dégagent les canots des portemanteaux, larguent les amarres. Subitement — il n'y a pas dix minutes que le paquebot a touché — le "Drummond Castle" sombre d'un seul coup, comme un plomb, entraînant, dans un remous immense, barques chavirées et passagers !

Sur deux cent cinquante et une personnes que le "Drummond Castle" avait à son bord, trois seulement, à l'aube, survivaient, cramponnées à des débris de mâts, et furent sauvées par des pêcheurs bretons.

TRAGIQUES RENCONTRES. — LA MORT SURGISSANT DE LA BRUME

Mais ce n'est pas seulement contre l'aveugle nature que l'homme est obligé de lutter. Le danger lui vient encore de l'homme même.

Il y a une rencontre presque aussi fréquente et souvent plus dangereuse que celle d'un rocher, c'est la rencontre d'un autre bâtiment.

L'un des plus dramatiques abordages en mer est celui de la "Bourgogne", par temps de brume, au large de la Nouvelle-Ecosse. Il date d'hier.

C'était en 1898. La "Bourgogne" était partie de New-York, le 2 juillet, par un clair soleil : elle pouvait compter sur une de ces traversées merveilleuses comme en accorde la saison d'été. Il y avait à bord, outre l'équipage, 191 passagers de première classe, 125 de deuxième, 296 de troisième ; en tout 832 personnes. Le 3 juillet au soir, la "Bourgogne" se trouvait au large d'Halifax, à un peu plus de 50 milles de l'île de Sable. Pendant la nuit du 3 au 4, le brouillard tomba, brouillard d'été, lourd et dense. La "Bourgogne" filait, ses fanaux allumés, sa sirène en action. Tout reposait à bord, sauf l'officier et les hommes de quart.

À l'aube, le brouillard était toujours opaque ; l'homme de barre ne distinguait rien à plus de 50 ou 60 pieds du bâtiment. À voir la mâture de la "Bourgogne", grise sous le petit jour gris et noyée de brume, on eût dit quelque vaisseau de rêve ou de légende naviguant dans les nuées.

Cinq heures !

À ce moment, l'homme de quart entend sous le vent le sifflet d'un navire très proche. Le paquebot répond par un coup de sifflet bref, strident. Et, avant qu'on ait pu tenter la moindre manoeuvre, un grand voilier de fer avec ses hautes vergues sort du brouillard à portée de la voix, et se dresse à tribord par le travers de la passerelle.

Le choc est inévitable.

Il se produit, brutal, retentissant ; les deux bâtiments s'immobilisent dans un même sursaut. Le navire abordeur, le "Cromartyshire", ne reçoit qu'une longue éraflure qui balafre tout son flanc à bâbord, et fait à la "Bourgogne" une avarie de 21 pieds de largeur sur 15 pieds de profondeur, par où l'eau pénètre en grondant.

La "Bourgogne" vire de bord et s'éloigne du voilier ; elle lance de longs coups de sifflet, telle une bête blessée qui hurlerait lamentablement. Déjà tous les matelots sont sur le pont, pâles, mais calmes, attendant des ordres. Les passagers apparaissent à toutes les écoutilles, les yeux pleins d'effroi, le visage décomposé par l'angoisse. Le commandant les rassure, les encourage, puis ordonne de régler la route au nord 10 degrés Est, et fait donner "toute" la vitesse. Il veut tenter

d'atteindre l'île de Sable, qui est à 60 milles environ, et d'y échouer son navire. Ce parti lui semble le meilleur, — et qui dira que, dans la confusion qui régnait à bord et au milieu du brouillard qui paralysait l'organisation du sauvetage, il eût été mieux inspiré en restant sur place pour attendre un problème secours de l'inerte "Cromartyshire", déjà éloigné de plusieurs encablures et occupé uniquement de ses propres avaries ?

Voilà donc la "Bourgogne" lancée vers l'île de Sable.

La coque frémit avec un sourd grondement, le navire fuit aussi vite qu'il peut, mais il sent au côté un poids qui, de plus en plus, s'alourdit et devient invincible. Le paquebot s'incline à tribord, l'eau s'insinue par les tuyautages ; la machine ralentit son mouvement, et enfin s'arrête, paralysée ; l'immense bâtiment s'immobilise et penche de plus en plus.

Les passagers se sont répandus en désordre sur le pont. C'est un flot numain, pleurant, sanglotant. Le navire se couche et coule. Désormais, rien ne pourra le sauver. La panique est à son comble, et, dans l'affolement, les scènes d'atrocités se confondent avec les scènes d'héroïsme. Il faut lire en détail, dans le livre auquel nous empruntons ces lignes, ce drame aux cent actes divers que fut la perte de la "Bourgogne", qui sombra, entraînant, avec l'héroïque commandant Deloncle, tous ses officiers et 565 personnes.

POUR UNE MINUTE D'ABERRATION ! — LES SUITES D'UNE FAUSSE MANOEUVRE

Dans la perte de la "Bourgogne", la part de la fatalité est immense ; dans celle de la "Framée", en 1900, elle est plus grande encore.



Les suites d'une fausse manoeuvre. — Le contre-torpilleur la "Framée" éventré par le "Brennus" (août 1900)

L'escadre de la Méditerranée, commandée par l'amiral Fournier, dont le pavillon flottait sur le "Brennus", se dirigeait vers Gibraltar, dans la nuit du 10 au 11 août. La lune dans son plein éclairait la mer. L'amiral Fournier voulut charger le contre-torpilleur la "Framée" de transmettre un ordre verbal au croiseur porte-torpilleurs, la "Foudre", et lui fit signaler de s'avancer à portée de la voix. La "Framée", qui était à 400 verges, se rapproche, mais, au lieu de suivre, comme il convient en pareille circonstance, une marche parallèle, incline vers le "Brennus".

"Attention !" crie l'officier de quart sur le vaisseau-amiral. Sur la "Framée", la même inquiétude s'est emparée du commandant de Mauduit-Duplessix. Il a vu son bâtiment courir sur la droite. Il n'y comprend rien, mais monte rapidement sur la passerelle et commande d'une voix forte, que l'on entend jusque sur le pont du vaisseau-amiral : "20 degrés à gauche !" Ce mouvement de barre, bien compris, bien exécuté, doit éviter toute collision, tout danger. Le commandant attend une seconde l'effet de son ordre. Il sent la barre frémir... et voit avec terreur son navire obliquer "à droite" et foncer sur le grand bâtiment !

L'abordage est inévitable. Une seule chance pourrait encore être tentée : jouer le tout pour le tout. Il fait donner toute la vitesse. De son côté, sur le "Brennus", le lieutenant de vaisseau Duménil, pour parer à cette fausse manoeuvre, si imprévue, fait porter avec décision le grand navire à 20 degrés sur la droite et renverser les machines. Mais déjà la "Framée" s'est offerte par le travers à l'étrave puissante du cuirassé.

Sous le formidable coup de boutoir, le petit navire est affreusement éventré, et avant qu'on ait pu rien tenter, il se couche sur le côté, l'eau pénètre par l'énorme plaie béante faite dans son flanc ; il chavire sans dessus dessous, montre sa quille et ses hélices qui tournent dans l'air, puis, presque instantanément, il disparaît ! Cette catastrophe épouvantable a duré trois minutes à peine.

A BOULETS ROUGES. — LE FEU A BORD. — UN BUCHER QUI S'ABÎME DANS LES FLOTS

Et peut-on imaginer un paradoxe plus sinistre que celui-ci : pour par le feu, au milieu des eaux ? C'est bien pour cela que l'ancienne marine de guerre, faute de connaître un plus sûr moyen d'épouvante et de destruction, employait les brûlots. On en cite un exemple célèbre. Réfugiée en 1588 dans le port de Calais, l'Invincible Armada, la flotte immense lancée par Philippe II contre l'Angleterre, et qui portait

Sur quatre cents vaisseaux, quatre-vingt mille épées.

dut s'enfuir, en pleine nuit et en grand désordre : les Anglais, profitant de la marée montante, poussaient vers elle des brûlots incendiaires.

C'est pour la même raison que jadis les flottes se canonnaient à boulets rouges. Les vaisseaux, construits en bois, s'enflammaient et sautaient, comme, par exemple, l'"Orient", à Aboukir.

Cet épisode est le plus tragique de la plus terrible bataille navale de notre histoire. On sait qu'en 1798, l'amiral Nelson détruisit la flotte française, qui avait porté en Egypte Bonaparte et ses soldats. Il la surprit à l'ancre, dans la baie d'Aboukir, et elle se laissa vaincre.

Il était neuf heures du soir.

Sur le pont de l'"Orient", encombré de morts et de blessés, les combattants encore valides font le coup de feu, manoeuvrent les pièces, brandissent des armes, hurlent des ordres ou des appels. Autour d'eux et sous eux, le tonnerre et la flamme ! Ils ne voient ni n'entendent rien ! Une folie s'est emparé de ces hommes, qui ont leur chef, Brueys, à venger, et, quand une bordée ennemie frappe en plein le vaisseau amiral, c'est à peine si une clameur plus forte s'élève, si un cri plus formidable de : "Vive la République ! A mort l'Anglais ! ou un refrain de la "Marseillaise" domine un instant le tumulte.

Soudain, l'"Orient" tout entier se tait. Le volcan se fait silencieux. Un frémissement d'horreur a couru de l'avant à l'arrière et pénètre jusqu'au fond du navire. Aux écoutilles, des têtes paraissent, noires de poudre, balafrees de blessures sanglantes ; un rictus d'épouvante crispe les traits de ces visages énergiques.

De la dunette de l'"Orient", une flamme d'incendie venait de jailler, et, attaquant le gréement, embrasait les voiles. Le feu était à bord, irrésistible. En un clin d'oeil, la lueur fut immense. Elle éclairait la mer ; les flots semblaient être une moire pourprée ; l'"Orient" enflammé illuminait la bataille. À sa lumière apparaissait toute l'horreur de la lutte, et les silhouettes menaçantes des vaisseaux se dessinaient dans leurs moindres détails, éclairées de reflets sanglants et surmontées de nuages de fumée qui planaient, comme d'immenses oiseaux de proie, sur ce carnage. De part et d'autre, le combat cessa et les canons se turent : c'était la trêve du feu. Anglais et Français regardaient l'"Orient" brûler, le coeur étroit d'une même angoisse.

À dix heures et quart, exactement, un bruit formidable ébranla l'atmosphère ; la rade toute entière apparut, illuminée d'une magnifique et horrible clarté : l'"Orient" venait de sauter !

Bûcher disjoint, volcan affaissé, on le vit, encore embrasé, s'enfoncer peu à peu dans un crépitement d'étincelles, et, anéanti mais inoubliable, disparaître sous les flots comme un soleil qui s'abîme dans l'océan de gloire d'un couchant empourpré.

900 hommes étaient morts, 60 survivaient !

DANSES D'AUTREFOIS, D'AUJOURD'HUI

Dans le supplément de musique du présent numéro, nous publions un gracieux cake-walk de Rodolphe Berger, intitulé "Joyeux Nègres". A cette occasion, nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur parlant de quelques danses d'autrefois et d'aujourd'hui.

Le plus ancien, peut-être, des divertissements humains, et le plus universellement répandu, la danse, a toujours suivi, chez les peuples civilisés, les variations des mœurs et les caprices de la mode.

En France, depuis quelque temps, elle jouit d'un regain de vogue ; mais, il faut bien le reconnaître, la danse américaine s'est acclimatée peu à peu et menace de détrôner la danse française, si remarquable, disait Mme de Staël, par l'élégance et la difficulté de ses pas.

Cette évolution, pourtant, ne nous fait pas oublier tout à fait les valse entraînantes des Johann Strauss et des Olivier Métra. Déjà, il est vrai, elles nous acheminaient vers le "nouveau jeu". Elles laissaient les danseurs essoufflés, congestionnés, épuisés par une dépense excessive de forces, étourdis par la vitesse vertigineuse du mouvement. Parfois, pour la danseuse, l'harmonie de la coiffure, la correction de la toilette avaient à en souffrir ; du moins, ces valse endiablées conservaient-elles quelque élégance. Le boston lui-même, qui leur succéda, n'était pas dépourvu d'une grâce spéciale.

Mais nous étions encore bien loin de l'acrobatie, des prodiges d'équilibre instable, de la mimique désordonnée et burlesque, caractéristiques du cake-walk. Elle est certes fort amusante, pour la galerie, cette danse yankee, empruntée aux nègres nord-américains, surtout dans un cirque ou dans un music-hall ; cependant, l'éclectisme le plus conciliant ne saurait guère s'en accommoder ailleurs. Aussi, n'a-t-elle pu s'introduire dans les salons de bon ton que comme une fantaisie passagère, et nous doutons fort qu'elle s'y implante définitivement.

N'êtes-vous pas là, Mesdames, pour lui clore la porte ? Si quelque exceptionnelle fantaisie vous tente, ce sera plutôt, assurément, sous la forme d'un retour au gracieux menuet de vos aïeules. Et si, délaissant le passé, vous voulez être de votre temps, sacrifier à la mode du jour, rajeunir nos traditions nationales d'un peu d'exotisme, —



Danse d'autrefois : le Menuet

aux excentricités chorégraphiques, aux extravagances épileptiques d'une danse sauvage, vous préférerez des pas raisonnablement réglés et cadencés au rythme d'une musique captivante et... civilisée.

Nous pensons répondre au vœu de nos lecteurs en leur indiquant deux danses nouvelles d'une irréprochable correction, et adoptées dans les salons. Ce sont : le "Rêve", et le "Three-Step" ou "Double Boston".

LE REVE

La position de cette danse est celle de la berline.



Danse d'aujourd'hui : le Cake-Walk

La danseuse, tenant sa robe à un geste gracieux, commence à danser du pied droit, tandis que le danseur, la main sur la hanche, commence du pied gauche.

Ils font ensemble trois pas en avant, comptant : un, deux, trois (soit une mesure) et un quatrième pas (autre mesure).

Puis, placés face à face, ils se prennent les mains en les tenant allongées.

Le cavalier croise alors le pied gauche sur le pied droit, en levant légèrement la main droite (une mesure), reproduit ce mouvement avec le pied droit et la main gauche (une mesure) ; il recommence une troisième fois le même mouvement en changeant de pied et comptant toujours : un, deux, trois.

Ensuite, il glisse le pied gauche de côté (2e position), ramène le pied droit contre le pied gauche, qu'il replace immédiatement à la 2e position ; ramène de nouveau le pied droit vers le gauche (une mesure).

Il glisse encore de côté le pied gauche, le chasse par le pied droit, qu'il ramène vers le gauche (une mesure).

Le danseur fait un salut, la danseuse une révérence (une mesure), et tous deux prennent la position de la valse pour danser 16 mesures de boston.

On répète cette figure "ad libitum".

LE THREE-STEP OU DOUBLE BOSTON

Cette danse est composée de cinq pas. La position est celle de la valse ou du boston ordinaire. Les mouvements sont les suivants :

Le danseur porte le pied à gauche en arrière (4e position) ; passe le pied droit à droite et de côté (2e position) ; ramène le pied gauche contre le droit, qu'il rejette immédiatement à droite, le pied gauche venant reprendre contre le pied droit la troisième position. Le pied droit avance à la 4e position. Le pied gauche est reporté de côté (2e position). Puis le pied droit vient retrouver le gauche (3e position). De nouveau, le pied gauche est rejeté de côté (2e position). Puis une fois encore le pied droit est ramené contre le pied gauche.

On compte : un, sur le 1er et le 2e pas ; deux, sur le 3e et le 4e pas ; trois, en ramenant les pieds ensemble.

Le three-step se danse sur une musique de mazurka spéciale.

PAGE DE SAINT NICOLAS

ILLUSIONS

Petit Maurice avait deux ans
Quand il alla voir sa marraine.
Or, ce fut un jour de beau temps,
De lumière pure et sereine.

Quand on l'y mène un peu plus tard,
Par l'automne la place est prise :
Il vente, il pleut, et le brouillard
Rend la campagne toute grise.
Alors sa mère tient conseil :
"C'est folie et c'est imprudence
De sortir par un temps pareil.
—Oh ! mais, dit Maurice, je pense
Que chez marraine, il fait soleil."

H. S. B.

LES PROPOS DE SAINT NICOLAS

Connaissez-vous, mes chers enfants, le joli jeu des charades ?

Jouer une charade ou mettre une charade en action, c'est représenter une petite comédie en trois ou quatre scènes, dont chacune donne à entendre une des syllabes d'un mot propre à servir aux devinettes ordinaires, c'est-à-dire où chaque partie offre un sens. Si le mot est de deux syllabes, il y a donc une scène pour la première, une pour la seconde et une pour l'ensemble du mot, le "tout".

Les scènes sont muettes, c'est-à-dire que les acteurs font deviner par leurs gestes et leurs costumes, ce qu'ils représentent, ou elles sont dialoguées. Dans ce cas, vous serez chargé de prononcer dans la conversation la syllabe que vous représenterez.

Voici, par exemple, le mot "moustache" qui se peut représenter sans grands frais de costume.

SCENE I. — "Mous-Mousse". — Enfants qui se lavent les mains et frottent le savon jusqu'à ce qu'il soit couvert de "mousse".

SCENE II. — "Tache". — Ecolier à qui son maître paraît faire des reproches, en lui montrant sur son cahier une énorme "tache" d'encre.

SCENE FINALE. — "Moustache". — Groupe de messieurs se promenant avec d'énormes "moustaches". (Peinture au bouchon brûlé ou brins de filasse tenus entre les lèvres).

Ce n'est pas plus difficile que cela. Les spectateurs — vos mamans et vos grandes soeurs — sont charmés de deviner le mot, et à vous de le représenter assez parfaitement pour que ce mot soit rendu compréhensible. Ce divertissement est très apprécié, les jeudis où il pleut, et où l'on est ainsi forcé de rester à la maison.

Saint Nicolas espère que ses petits amis vont profiter de cette ressource qu'il leur enseigne pour se bien divertir pendant leurs jours de congé et les grandes vacances qui s'approchent.

SAINT NICOLAS.

C'EST MOI LE PREMIER !

"C'est moi le premier ! crie Tony ; c'est moi le premier !"

Où donc est-il le premier ? Au travail, à l'école ? Non, c'est pour dire bonjour à sa maman. C'est très gentil d'embrasser sa maman, mais dans sa précipitation à arriver le premier, il a poussé brusquement sa soeur, il a presque fait tomber son frère. Jeanne a un peu envie de pleurer, et le petit Michel est très fâché. A l'heure du goûter c'est encore Tony qui s'empare de la plus belle tartine.

"C'est moi qui ai la plus grosse ! crie-t-il fièrement, comme s'il avait gagné une bataille. J'ai celle où il y a le plus de beurre !"

Le beau mérite, et qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est le plus gourmand ? Si l'on s'amuse au soldat, dans la chambre, on est sûr d'entendre Tony crier : "C'est moi le capitaine ! C'est moi qui dirige !" Et Michel est obligé de marcher à

droite, à gauche, au commandement, sans que jamais ce soit son tour de faire faire l'exercice.

Si Jeanne veut courir au-devant de son papa qui rentre, voilà encore Tony qui l'écarte en criant :

"Laisse-moi passer le premier !"

Si elle veut s'approcher de la fenêtre pour voir le joueur d'orgue qui passe, Tony la pousse de

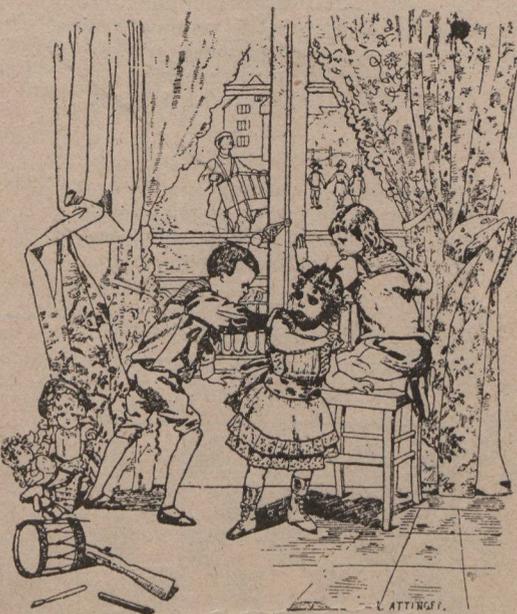


Jeanne a envie de pleurer et Michel est très fâché

côté pour s'installer à la meilleure place, et voir le premier. Quand on joue au jardin, c'est toujours la même phrase :

"Je cours plus vite que toi ! crie-t-il en sautant sur la balançoire avant que les petites jambes de son frère aient pu le rattraper. Vois comme je me balance fort ! Vois comme je vais haut ! tu n'en pourrais pas faire autant !"

Michel regarde, mais il n'est pas dans l'admiration du tout. Il trouve que son frère serait bien plus gentil de l'attendre, de lui faire une petite place et de se balancer avec lui. Je suis tout à fait de l'avis de Michel. Tony n'est pas gentil, il ne comprend pas du tout ce que c'est que d'être l'aîné.



"Laisse-moi passer le premier"

Il faut être le premier en classe, le premier à courir quand maman vous appelle à l'heure de la leçon, le premier à faire les commissions, à rendre service, le premier à dire bonjour aux dames qui viennent en visite, au lieu de se sauver comme un petit sot, le premier à prêter ses joujoux à son

petit frère, à aider sa soeur à ranger, à porter les paquets trop lourds pour elle, le premier enfin à bien faire, même les choses difficiles et ennuyeuses.

C'est ainsi qu'on prouve vraiment qu'on est l'aîné.

CORBEILLE DE DEVINETTES

1. CARRE MAGIQUE

Arranger les nombres 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, en carré de telle façon que le total soit 94 dans le sens horizontal, le sens vertical, ainsi que dans les deux diagonales.

2. ACROSTICHE

A trouver deux poissons.

x u x e
x z x r
x s x re
x a x e
x d x s
x o x a

3. CHARADE

Quand mon premier
Est mon dernier,
On doit en faire mon entier.

Les solutions seront publiées dans le numéro du 16 mai, ainsi que les noms de ceux qui les auront trouvées.

Solutions des problèmes posés dans le No du 18 avril

1. PHRASE A RECONSTITUER : VIVE LA FRANCE.
2. CHARADE : PARLEMENT.
3. POUR LES TOUT-PETITS : NOEL (LEON).

Ont deviné : Mlle Angéline Morand, Valleyfield ; Chs Lefebvre, Marie-Louise Bélanger, Imelda Laflamme, Montréal ; Jean-Baptiste Toupin, Québec ; Rose-Anna Dutil, Saint-Hyacinthe ; Georges Mercier, Blanche M., Montréal ; Frou-Frou, Trois-Rivières ; Alma Blanchard, Montréal ; Louis Ducharme, Nashua.

Générosité de Pie IX envers un jeune protestant

Pendant une des promenades que Pie IX faisait volontiers dans les salles du Vatican, il remarqua un jeune homme absorbé par la contemplation d'une toile de Raphaël. Se tournant pour étudier de plus près une des ombres du tableau, le jeune homme, qui ne s'était pas encore aperçu de la présence du Pontife, le reconnut non sans émotion.

Comme il se disposait à se retirer discrètement, le Saint-Père lui adressa la parole en ces termes :

—Vous êtes artiste, mon fils ?
—Oui, Saint-Père.
—Vous êtes venu à Rome pour y faire vos études ?
—Oui, Saint-Père.
—Vous êtes, sans doute, élève de l'Académie de peinture ?

—Malheureusement non, Saint-Père.
—Vous travaillez donc sous la direction d'un professeur ?

—Je suis trop pauvre pour cela, je travaille seul, et Raphaël est mon maître.

—Allez, mon enfant, vous faire inscrire à l'Académie, je paierai tout ce qu'il faut.

—Oh ! Saint-Père, que de bonté !

—Vous n'avez pas besoin de me remercier, travaillez courageusement, c'est tout ce que je vous demande.

—Mais, Votre Sainteté ne sait pas...

—Quoi ?

—Je suis protestant...

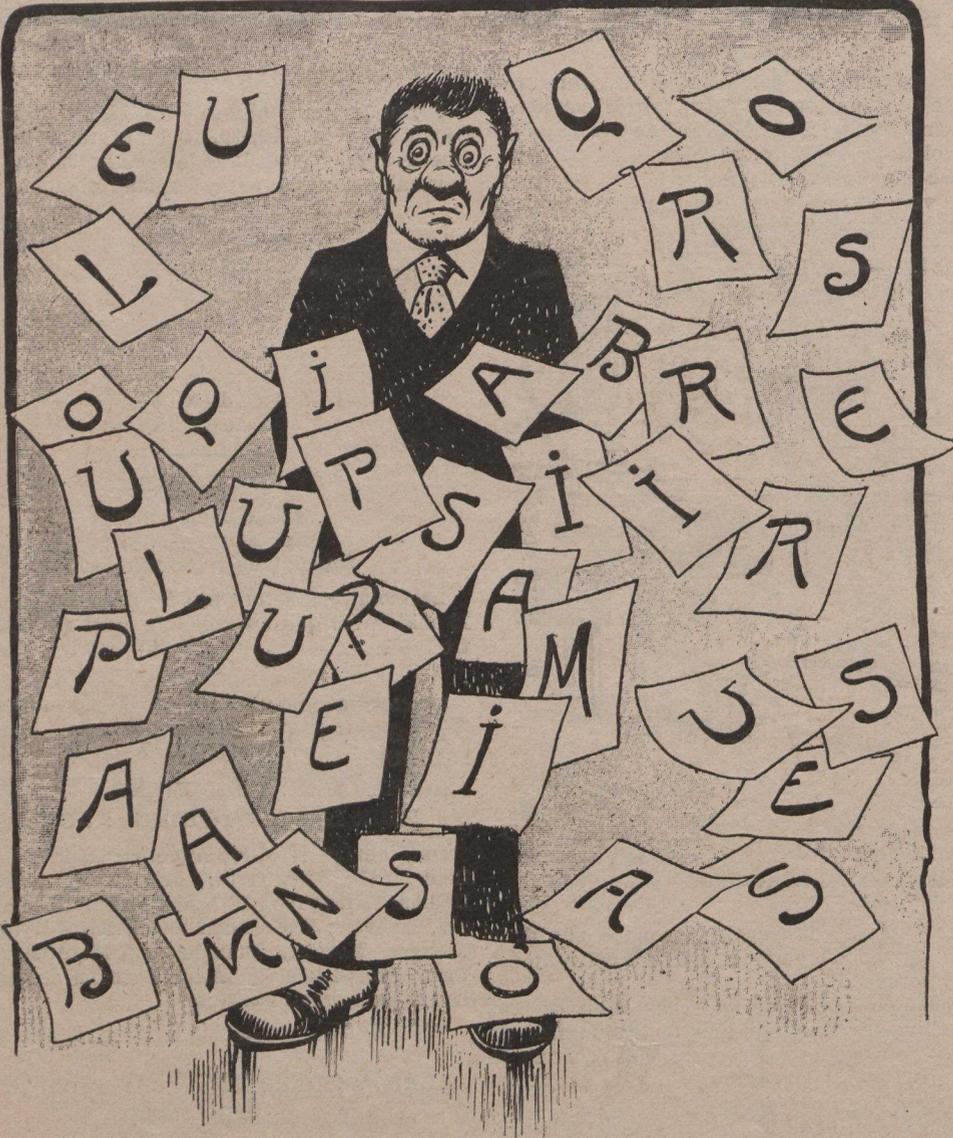
—Oh ! oh ! dit le Saint-Père en riant, cela n'a rien qui concerne l'Académie ; allez et faites ce que je vous ai recommandé.

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Cette signature se trouve  sur chaque boîte, 25c.—2

RÉCRÉATIONS

LES DEUX PROVERBES

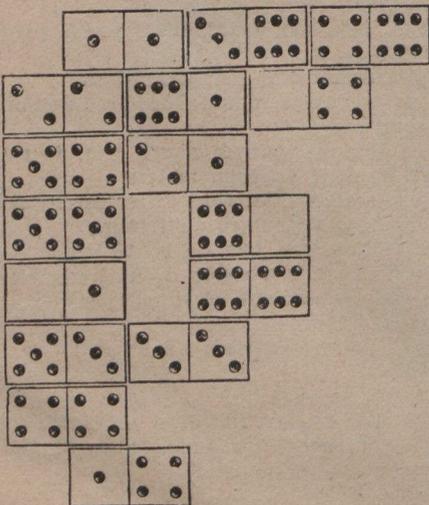


A l'aide des lettres figurant sur les carrés de papier, qui voltigent autour du personnage que représente notre gravure, reconstituez deux proverbes bien connus.

COQUILLES AMUSANTES

1. — Les vieux trônes des rois servent à faire du feu.
2. — Le roi de la tête a une jolie veine.
3. — Il faut quelquefois rager entre deux maux.
4. — Il y a des pots bien têtus.
5. — J'ai retiré la tasse et j'ai jeté une carte sur la table.

PROBLEME DE DOMINOS



Tous les dominos étant disposés dans le sens horizontal, la figure complète offre cette particularité que, dans les deux sens, comme dans les diagonales, on trouve un total de 21 points.
A l'intérieur, deux vides chacun de la grandeur d'un dominos.

CHARADE

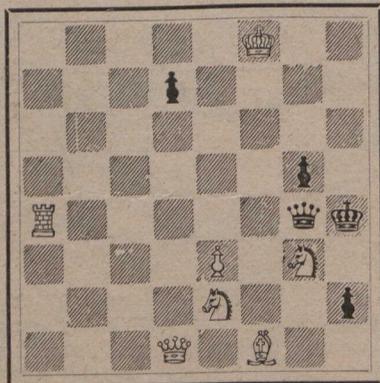
Deux lignes, se croisant, produisent mon Premier,
Depuis le souverain jusqu'à l'humble fermier.
Mon Deuxième de tous est la commune mère.
Mon Tout est un pays très riche, très prospère
Et qu'assurément j'aimerais,
Si l'on n'y trouvait pas d'Anglais.

LOGOGRIPE

Sur quatre pieds, mon coeur est droit,
Plein de franchise et de simplesse ;
Sur un de moins, plus de souplesse
Me rend un homme adroit.

PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Maximo.
Noirs — 5 pièces.



Blancs — 7 pièces.
Les blancs font mat en 2 coups.

POUR CHANGER LES COULEURS DES FLEURS

Voici un petit amusement à la portée de tout un chacun de nos lecteurs, mais que, bien certainement, accueilleront avec plaisir nos aimables lectrices, plus encore, d'autant plus que, pour ce faire, il n'est pas besoin d'être un Cagliostro, ni un Roger Bacon, pas plus qu'initié aux doctrines des Rose-Croix ou de l'enchanteur Merlinus.

Ceci posé, commençons notre petite démonstration.

Vous prenez les premières fleurs qui se présentent à votre vue quand vous descendez dans votre jardin, ou lorsque vous allez chez la bouquetière, et vous rentrez chez vous avec vos "pièces à expérience".

Avez-vous des fleurs blanches ? Tenez-les quelques secondes au-dessus des vapeurs d'acide nitrique, et instantanément vous avez des fleurs jaunecitron ; sont-ce des violettes ? Faites subir le même sort à cet emblème de la modestie, et tout aussitôt, leur belle qualité disparaît ; elles aussi se laissent toucher par l'esprit tentateur et se parent d'un orgueilleux incarnat.

Si vous prenez des fleurs bleues, telles que l'acanit, le pied-d'alouette, ou quelque gentiane bleuâtre ? Les caresses de l'acide nitrique les parent à l'instant d'un curieux cramois.

Mais tout cela n'est rien.

Pour qui connaît la transmutation des couleurs et la théologie des tons complémentaires, pour quiconque a étudié la polychromie solaire ou a potassé la loi des nuances par feu Chevreul, le mystère n'existe pas. Aussi, je vais vous enseigner plus fort, c'est-à-dire : changer complètement la couleur d'une fleur.

Vous prenez une bassine que vous remplissez d'acide azotique, ni trop fort (parce qu'il brûlerait vos fleurs), ni trop faible (parce qu'il serait impuissant à influencer les nuances, ou du moins les matières tinctoriales qui les forment), et vous plongez dedans, renversé, votre bouquet, en prenant bien soin de n'y pas mettre les queues qui en seraient brûlées ou tout au moins amollies et sans vitalité.

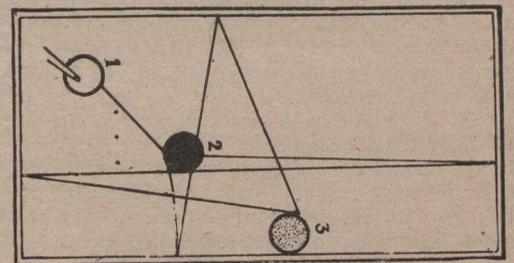
Après quoi, vous retirez le bouquet, que vous faites sécher en le pendant, toujours les fleurs en bas ; elles égouttent quelques minutes, le temps de prendre leur nouvelle couleur, et on les plonge ensuite dans l'eau (aqua simplex), afin d'enlever tout reliquat d'acide azotique.

Ici, une remarque :

Il ne faudrait pas traiter ainsi certaines fleurs : l'immortelle-citron, la blanche, le bluet.

LE BILLARD

Ce coup serait facile en le jouant par la petite bande, mais il n'y aurait pas réunion, tandis qu'en le jouant comme l'indique le dessin, il y aura la

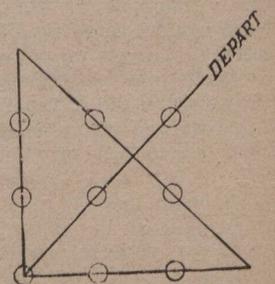


série. Votre bille (No 1) en tête, légèrement à droite, bille 2 environ 3/4 plus à droite, et mettez une certaine force. Coup de queue bien allongé et horizontal.

SOLUTION DU PROBLEME No 51

Charade. — Pape-lard.
Métagramme. — Table. — Sable. — Cable. — Fable. — Rable.

Problème amusant. — Voici la solution du petit problème publié dans le numéro 51. Elle est, comme on voit, tout à fait simple. Il suffisait de faire ses quatre lignes droites assez longues et de ne pas les limiter aux dimensions du carré. Rien de plus facile, mais, comme pour l'oeuf de Christophe-Colomb, il fallait y songer.



Cette Méthode Vous Guérira

**Sinon je paierai moi-même
Votre compte**

Je vous guérirai, vous—comme j'ai guéri un demi million d'autres—et je prendrai moi-même tout le risque.

Envoyez-moi simplement ce coupon, ou écrivez-moi une carte postale en indiquant le livre dont vous avez besoin. Je vous enverrai alors un ordre—bon à n'importe quel pharmacien—pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr. Shoop. Vous pouvez prendre le remède pendant un mois à l'essai. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même votre pharmacien, et votre simple parole en décidera.

Vous voyez cette offre toujours et tout partout, et des milliers l'acceptent chaque semaine. Or, vous n'êtes pas sans comprendre qu'il faut que je guérisses ces malades, sinon cette offre me ruinerait.

Vous qui hésitez, vous êtes injuste envers vous-même. Vous pouvez gagner la santé rien qu'en la demandant. Or, je sais de longue expérience que la guérison de la plupart d'entre vous ne peut être effectuée que par mon aide.

La raison en est que mon Restaurant fortifie les nerfs INTERIEURS. Il est le résultat de toute une vie d'étude employée à découvrir une méthode de ramener la force nerveuse qui opère tous les organes vitaux. Il donne aux organes faibles la force de remplir leurs fonctions, et c'est de la force nerveuse qu'il faut pour surmonter cette faiblesse.

Les remèdes qui ne traitent que les organes seuls ne peuvent pas produire des résultats durables. Grand nombre de vous savent cela de longue et fort décourageante expérience. Les résultats que mon Restaurant produit sont permanents. Mon remède atteint la cause qu'il faut qu'on fasse disparaître, n'importe si le mal est léger ou grave. Les faits détaillés dans mon livre ne manqueront pas de vous convaincre que j'ai raison.

DETACHEZ CE COUPON

car on a bien l'intention de faire venir quelque chose, mais on l'oublie toujours. Marquez le livre que vous désirez et envoyez le coupon avec nom et adresse à Dr SHOOP, Boîte 1000, Racine, Wis.

- Livre No. 1—Sur la Dyspepsie.
- Livre No. 2—Sur le Cœur.
- Livre No. 3—Sur les Rognons.
- Livre No. 4—Pour les Femmes.
- Livre No. 5—Pour les Hommes (cacheté).
- Livre No. 6— Sur le Rhumatisme.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 27 AVRIL 1903

Le Mélo-Drame à sensation

"Haine et Repentir"

Nouveaux décors, grande figuration et splendide mise en scène

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, inoffensif et garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

LES COMETES DE SEPT ANNEES

On sait que l'année 1903 doit être fertile en comètes, si les calculs des astronomes sont exacts.

En les supposant tels, trois comètes périodiques nouvelles, décou-

tes en 1900, doivent se voir cette année: ce sont les comètes Perrine, Giacobinie et Spitaler.

On attend encore vers le mois de septembre la neuvième apparition de la comète découverte par Faye en 1843. Cette comète est un modèle de régularité, et aucun de ses retours au périhélie n'a été manqué.

La comète Vinecke, qui doit passer à son périhélie au mois de décembre 1903, a déjà été observée sept fois. La comète Brooks, qui doit apparaître à peu près à la même époque, n'a été observée que deux fois. Enfin, au mois de janvier 1904, la comète d'Arrest arrive à son périhélie. On peut espérer l'observer en novembre ou décembre 1903.

A toutes les comètes dont nous venons de parler, il faut en ajouter une sur laquelle on ne comptait pas. C'est celle que M. Giacobini, astronome à l'observatoire de Marseille, vient de découvrir, le 19 janvier. Cet astre, dont l'éclat égale celui d'une petite étoile de dixième grandeur, invisible à l'œil nu, se trouve actuellement dans la constellation des Poissons.

POUR LA VOIX

Contre l'enrouement, l'extinction de voix, le **BAUME RHUMAL** n'a pas son pareil.

DISTRACTION.



—Bébé ! Où es-tu ?



A

E



i



O



U

COUPE GRAMMATICALE DE LA BARBE—LES VOYELLES

LES ENFANTS AINSI QUE LEURS PARENTS

Peuvent Jouir des Effets Bienfaisants du Grand Elixir de la Vie

VIN MARIANI



Les grandes autorités Médicales dans le monde entier recommandent l'usage de ce merveilleux tonique, dans les cas de faiblesse générale, de l'anémie et de la pauvreté du sang.

Non seulement il purifie, mais il enrichit le sang et renforce les nerfs ; il rend la digestion facile, donne l'appétit et produit un sommeil paisible.

Pris tous les jours suivant les directions, il donnera à l'enfant et à la mère une santé parfaite.

La Santé c'est le Bonheur de la Vie
Vous aurez les deux avec le Vin Mariani

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

EVITEZ LES SUBSTITUTS.

NAPOLEON DANSEUR

Despréaux, "danseur du roi" sous Louis XVI, raconte le "Journal des Débats", avait épousé, en 1789, la Guimard. Les deux artistes quittèrent alors le théâtre pour renouveler jusqu'à la fin de leur longue existence les vertus conjugales de Philémon et de Baucis. La Révolution les ruina ; mais Despréaux était philosophe ; il se retira dans une maisonnette de Montmartre et se consola en rimant des chansons.

L'empire alla le chercher dans sa retraite pour lui confier la direction des fêtes officielles. Inspecteur de l'Opéra et du théâtre des Tuileries, il eut l'honneur de donner à Marie-Louise, à peine arrivée à Compiègne, le cours de maintien. La jeune impératrice était une médiocre élève. Un jour que Despréaux lui faisait avec respect une discrète observation, Napoléon entra : "Vous avez fort à faire", dit-il au maître. Puis, se tournant vers Marie-Louise : "Il faut, madame, exécuter tout ce que vous dira M. Despréaux. Je ne vous mènerai à Paris que quand vous saurez vous tenir, marcher et danser. Oui, oui. Vous vous teniez autrefois en archiduchesse ; il faut maintenant vous tenir en impératrice". Et, pour donner l'exemple, il marchait fièrement devant une grande glace, puis se faisait des révérences profondes, disant chaque fois :

"Eh bien, M. Despréaux, est-ce comme cela ?" Soudain il passa son bras sur l'épaule du danseur et

se mit à valser. Il courut ensuite vers sa femme, lui donna de petites tapes sur les joues, l'embrassa et voulut danser avec elle. On alla quérir un violon. Despréaux, l'épée au côté, le tricorne à plumet sous le bras, se mit à râcler. L'empereur "sautait comme un cabri", les genoux trop ployés, mais assez en mesure. Cela dura une demi-heure. Après quoi, Napoléon demanda les "Tricotets" et Sa Majesté, tout en sueur, esquissa le pas de Henri IV...

VARIETES

Entre spécialistes du journalisme.
—Quelle est votre rubrique ?
—La peine...
Et vous êtes payé ?...
—A la ligne...
* * *

Deux paysannes, qui entrent au théâtre pour la première fois, tombent au milieu d'un drame populaire, dont le héros est assassiné.
—Partons vite, dit la vieille en entraînant sa compagne, autrement, nous serions citées comme témoins.
* * *

Entre beau-père et gendre :

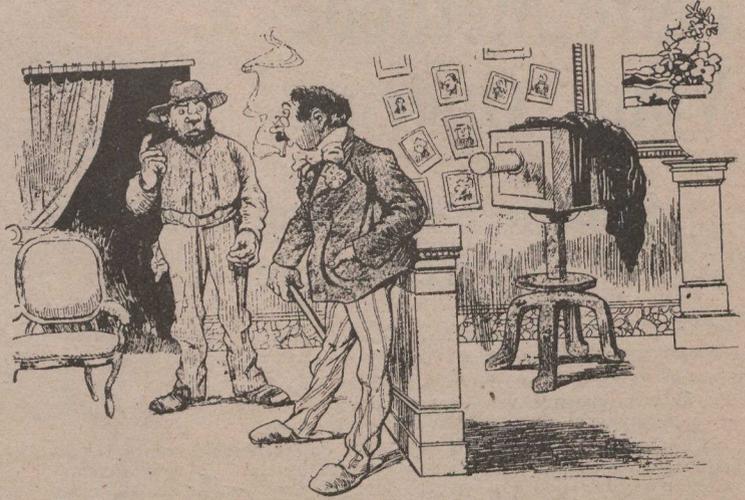
—Beau-père, je suis toujours mécontent de votre fille ; elle est acariâtre, paresseuse, coquette, dépen-sière...

—Vous avez raison, mon gendre, et, si elle ne s'amende pas, si elle vous met encore dans la nécessité de venir vous plaindre à moi...

—Eh bien ?

—Eh bien, je vous promets de la déshériter !

LA PHOTOGRAPHIE DE LARFOUILLAT.



—Mochieu le photographe, je veux que vous me photographiez dans une pose naturelle, mais en même temps pas ordinaire.



Comment le photographe, qui était un pince-sans-rire, représenta Larfouillat, dans une pose naturelle et pas ordinaire.



—Vous collez un nouvel écriteau ?
—Oui. Toute personne qui déposera des ordures sur les pelouses s'expose à voir la police mettre la main dessus.



LUI. — Ca va pas la mé, pour sûr que je couve quéque chose.
ELLE. — Qu'est-ce que tu veux couvrir sur cette vieille caisse, va plutôt dans le poulailler.